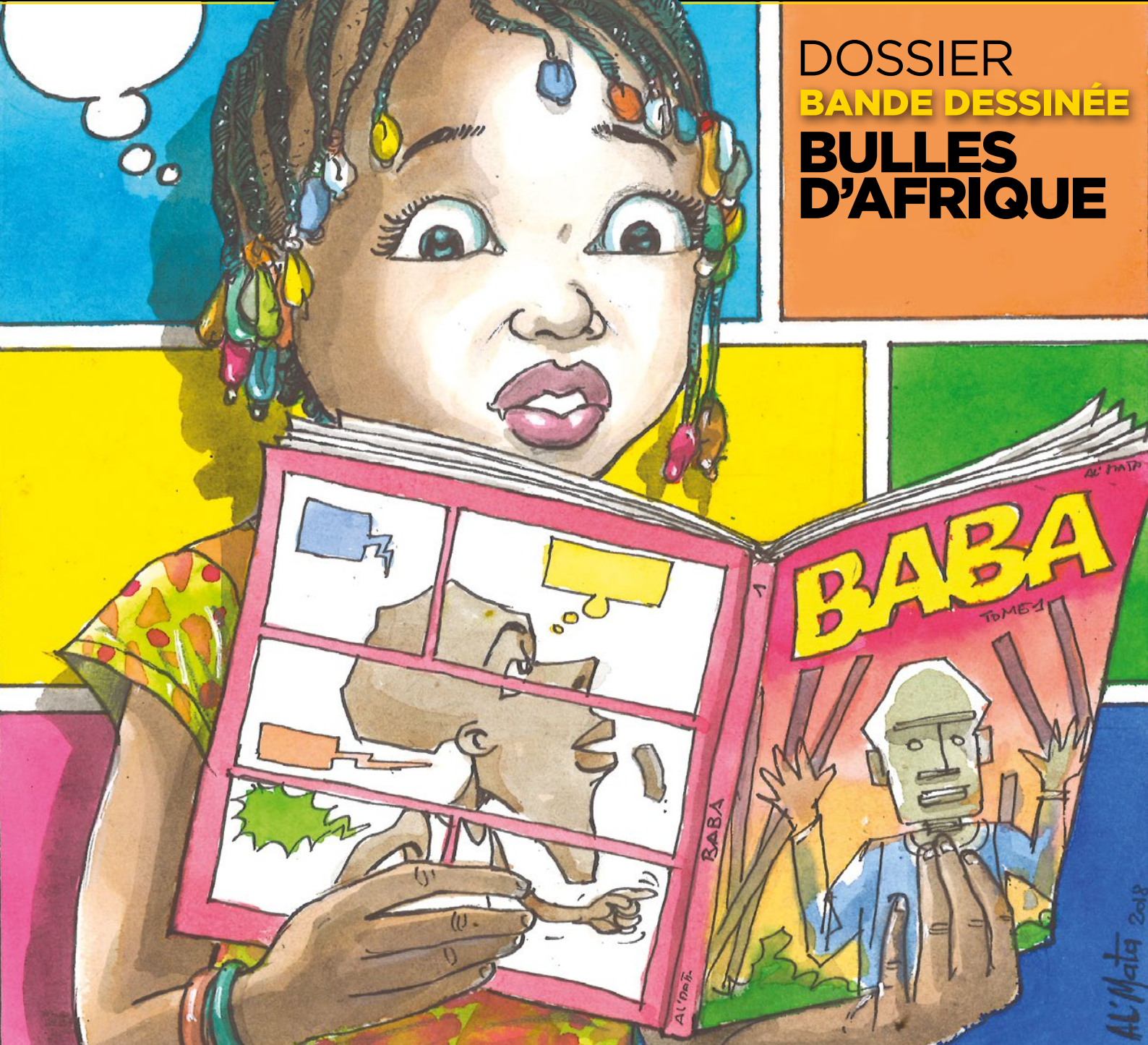


FRANCOPHONIES DU SUD

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS
le français
dans
le monde

LA FIPF | CLE
INTERNATIONAL | la francophonie



DOSSIER
BANDE DESSINÉE
BULLES
D'AFRIQUE

FOCUS ACTU

Restituer les œuvres
d'art africaines ?

INITIATIVE

Un **Parlement** pour les
écrivaines francophones

FRANCOPHONIES

Le **théâtre**, témoin
des migrations



ET SI...

VOUS ME DISIEZ

TOUTE LA VERITE

Denise Epoté reçoit une personnalité politique, économique ou culturelle pour aborder sans détour les questions brûlantes d'une Afrique en pleine croissance.

Le samedi à 12h15 (heure de Paris)
Le dimanche à 10h45 (heure de Dakar)

Disponible sur l'appli gratuite TV5MONDE Afrique et sur afrique.tv5monde.com



TV5MONDE

La chaîne culturelle francophone mondiale

ACTUALITÉ

Focus Actu

Restitution, quels enjeux pour les Africains ?

Baytir Kâ

À lire 4

Écouter, voir 6

Portrait

Barly Baruti, entre Europe et Afrique

Christophe Cassiau-Haurie

DOSSIER

Bande dessinée

Bulles d'Afrique

Panorama

Un siècle de bulles 10

Christophe Cassiau-Haurie

Entretien

« L'humour qui frappe fort » 12

Propos recueillis par Sébastien Langevin

Planches de salut dans les pays arabes 14

Christophe Cassiau-Haurie

La délicate équation de la formation 15

Christophe Cassiau-Haurie

Enseignement

La BD à l'école : pourquoi pas ? 16

Abdoulaye Seck

Expérience

La BDthèque de Dakar, lieu de passion et de culture 18

Propos recueillis par Abdoulaye Seck

FRANCOPHONIES

Initiative

Quand les femmes prennent la parole 20

Odile Gandon

Économie

Au cœur des défis numériques en Afrique : les fab lab 22

S. Leyronas, G. Prié et I. Liotard

Théâtre

Théâtre et migrations :

de la cité à l'intime 24

Gérard Elbaz

PÉDAGOGIE

Arts

Une relève prometteuse ! 26

Astou Fall

Franco-mots

Plongez dans l'écrit ! 27

Félix Traoré

Fiches pédagogiques

Concours d'« écolo-Poésie » ! 28

Abdoulaye Seck

Afrique rurale, la solution solaire 30

Odile Gandon

Les mots de l'environnement 32

Abdel Kaaboub

Édito



Chères lectrices, chers lecteurs,

En lisant ce dernier numéro de *Francophonies du Sud* pour l'année 2018, les lecteurs auront le grand plaisir de découvrir la richesse du contenu, dont les maîtres mots sont la créativité et l'innovation : de la bande dessinée à la création poétique, en passant par l'art en général.

Une manière de prouver que les pays du Sud vibrent au rythme du monde, et cela à tous les niveaux. Mais il faut noter que les idées développées dans ce cadre s'inscrivent dans une dimension culturelle et artistique, notamment avec le débat autour de la restitution des œuvres d'art des pays africains qui, depuis belle lurette, sont accrochés sur les cimaises des musées européens. Cela veut dire que plus d'un siècle après la colonisation, la question se pose et continue à faire cogiter les intellectuels de tous les continents.

C'est bien aussi dans le cadre de l'innovation qu'il faut placer le Congrès de l'APFA-OI, qui se déroulera du 24 au 27 juin 2019 à Dakar et dont le thème est comme un véritable défi : « Enseignement du français et enjeux de l'innovation pédagogique ». Par un tel intitulé, nous estimons que susciter cette réflexion dans une perspective globale, c'est encore accepter de vivre l'interculturalité, d'affronter les problèmes qui se posent à l'humanité, dans un environnement globalisant. Ainsi nous espérons que ce sera une tribune d'échanges aux plans pédagogique, culturel et social. Rendez-vous est donc déjà pris pour 2019.

Bonne lecture à toutes et à tous !

Baytir Kâ, président de l'APFA-OI

ABONNEZ-VOUS !

FRANCOPHONIES **le français dans le monde**
DU SUD

Abonnement Découverte 1 an :

88 euros
(6 numéros du *Français dans le monde* + 3 *Francophonies du Sud* + espace abonné en ligne)

Abonnement Formation 1 an :

105 euros
(6 numéros du *Français dans le monde* + 3 *Francophonies du Sud* + espace abonné en ligne + 2 Recherches et applications)

Abonnement Découverte 2 ans :

158 euros
(12 numéros du *Français dans le monde* + 6 *Francophonies du Sud* + espace abonné en ligne)

Abonnement Formation 2 ans :

189 euros
(12 numéros du *Français dans le monde* + 6 *Francophonies du Sud* + espace abonné en ligne + 4 Recherches et applications)

Les frais d'envoi sont inclus dans tous les tarifs (France et étranger).

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, CONTACTEZ-NOUS !

+33 (0)1 40 94 22 22 • fdlm@cometcom.fr

Francophonies du Sud n° 45

Supplément au n° 420 du *Français dans le monde*
(numéro de commission paritaire : 0417T81661)

Directeur de la publication : JEAN-MARC DEFAYS - FIFP
Directeur de la rédaction : SÉBASTIEN LANGEVIN
Rédactrice en chef : ODILE GANDON
Relations commerciales : SOPHIE FERRAND
Maquette et secrétariat de rédaction : CLÉMENT BALTA

Photo de couverture : © Al'Mata - 2018

© CLE international 2018



Revue de la Fédération internationale des professeurs de français (FIFP), réalisée avec le soutien de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) et la collaboration de l'Association des professeurs de français d'Afrique et de l'Océan Indien (APFA-OI)

LE FRANÇAIS DANS LE MONDE - 9 bis, rue Abel-Hovelacque - 75013 Paris
Rédaction : +33 (0)1 72 36 30 71 - www.fdlm.org cbalta@fdlm.org
Abonnements : +33 (0)1 40 94 22 22 - Fax : +33 (0)1 40 94 22 32
FIFP - Tél. : +33 (0)1 46 26 53 16 - www.fifp.org secretariat@fifp.org

fdlm@fdlm.org - www.fdlm.org, onglet « Suppléments »

ORGANISATION INTERNATIONALE DE
la francophonie



RESTITUTION QUELS ENJEUX POUR LES AFRICAINS ?



Depuis plusieurs années, la question de la restitution d'œuvres africaines conservées dans les musées européens agite la sphère politique et intellectuelle. Au point de devenir une préoccupation d'intérêt national dans certains pays. Le point sur la situation.

PAR BAYTIR KÂ

Président de l'Association des professeurs de français d'Afrique et de l'océan Indien (APFA-OI).

La plupart des œuvres africaines conservées dans les musées en Occident ont été acquises pendant la colonisation. Certains parlent à ce sujet de « butins de guerre ». Récupérer les objets des colonies, ce serait alors montrer sa puissance, retrouver sa « suprématie culturelle ». Des voix s'élèvent donc pour poser la question de leur restitution, ces œuvres s'inscrivant dans le legs africain aux générations présentes, mais surtout futures.

L'art comme fondement de la culture

La fierté d'une nation réside dans sa conscience que ses ancêtres ont réalisé de grandes œuvres et qu'il faut en assurer la pérennisation à travers la transmission. La culture est fondamentale dans la vie de toute société : elle en est son âme, son identité, sa raison de vivre.

Dans un ouvrage publié en 2010, *La Culture, ses objets-témoins et l'action muséologique*, le Sénégalais Ousmane Sow Huchard, dit Soleya Mama (muséologue, anthropologue, musicien), analyse de manière remarquable les fondements de la culture : « C'est parce que la culture est un perpétuel renouvellement que chaque génération, debout sur les fondements de la Tradition, se doit de la réinventer. » En d'autres termes, c'est une question identitaire, un acquis à sauvegarder et à transmettre. C'est à ce titre que Cheik Aliou Ndao, l'un des plus grands dramaturges africains, a voulu réhabiliter le passé héroïque de l'Afrique par le biais de ses héros. Dans la préface de sa tragédie *L'Exil d'Alboury*, il affirme : « Je veux créer des mythes qui galvanisent et portent en avant. Dussé-je y parvenir en rendant l'histoire plus historique. » La culture devient alors un message, un code, une réalité à saisir, à toucher, à vivre à travers des objets.

Toutefois, dans le dynamisme de la culture africaine, faudra-t-il prendre en compte l'influence de l'Europe et de la civilisation chrétienne. En effet, la colonisation a marqué de manière indélébile l'essence de cette culture. L'exposition coloniale de Vincennes de 1931 a été une vitrine artistique et culturelle de l'Afrique, exposée sur les cimaises des musées de l'Occident. Mais, extirpées de leur contexte, ces œuvres ont perdu de leur superbe. Ce qui a fait dire à André Malraux, lors du premier Festival mondial des Arts nègres, à Dakar, le 30 mars 1966 : « Ce qui a fait jadis les masques comme ce qui a fait jadis les cathédrales, est à jamais perdu. [Ces œuvres] sont nées comme des œuvres magiques... des signes chargés d'émotion et créateurs d'émotion. » Mais l'Occident les prend comme des « œuvres esthétiques ». On les a détournées de leur objectif initial en les cantonnant dans des cages de verre et de fer.



La question des musées

En Afrique, les musées ont permis la conservation des biens culturels et constituent un miroir du quotidien africain dans ses différentes expressions. À titre d'exemple, le Sénégal a hérité de quelques institutions muséales, rattachées à l'Institution fondamentale de l'Afrique noire (IFAN) de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar : entre autres le musée Théodore-Monod d'art africain, le musée de la Femme Henriette-Bathily (Mufem), le musée de la Mer à Gorée et récemment le musée des Civilisations noires, une vieille idée du président Senghor concrétisée par le régime actuel. Leur mission est de présenter des tableaux, des sculptures, choisis pour leur intérêt artistique et culturel. En même temps, ils retracent la vie des ancêtres, leur histoire naturelle.

Toutefois, malgré leur importance, ils sont souvent l'objet de critiques car certains les considèrent, à l'image d'Ousmane Sow Huchard, comme des « cimetières de l'art », des « asiles posthumes de l'art », des « greniers de luxe où les objets perdent leur identité et leur signification ». Les pourfendeurs du retour des œuvres artistiques en Afrique s'appuient sur la théorie selon laquelle nos musées, comme le public, ne sont pas préparés à recevoir autant de collections. Moustapha Sène, historien, secrétaire général de l'Association des professeurs d'histoire et de géographie du Sénégal, souligne : « C'est bien de revendiquer les œuvres d'art africain mais la question des musées est fondamentale. Malheureusement, beaucoup de concitoyens ne connaissent pas les musées ou ne les fréquentent pas même s'ils doivent être au cœur de la sauvegarde du patrimoine historique et culturel sénégalais. »

Des points de vue divergents

Le président français Emmanuel Macron, lors de sa visite au Burkina Faso en novembre 2017, a largement évoqué cette question en promettant d'en assurer la restitution future... Récentement, il a confié une mission dans ce sens à Felwine Sarr (écrivain, enseignant-chercheur) et à Bénédicte Savoy (universitaire et historienne de l'art). Analysant la provenance des œuvres acquises par l'Occident, Louis-Georges Tin, président de Conseil représentatif des associations noires de France (Cran) faisait le point dans *Le Monde* du 1^{er} décembre 2017 : « Certains objets africains ont été achetés de manière légale et ne sont donc pas concernés par la restitution. D'autres ont été volés ou pillés et doivent être rendus aux États africains. D'autres encore se trouvent dans une zone grise, leur origine n'étant pas claire. Pour ceux-là, il faudra sans doute un examen au cas par cas. »

Le point de vue des intellectuels sénégalais est essentiel. Mais les avis divergent. Mouhamadou Mbaye dit Zulu, peintre formé à l'École de Dakar par Pierre Lods et président des artistes peintres du Sénégal, nous a ainsi confié lors d'un entretien : « Je suis tota-



lement contre cette initiative. Nos pays ne sont pas encore prêts à accueillir ces valeurs inestimables de notre patrimoine parce que nous n'avons pas encore les infrastructures requises ni les techniciens de musée pour l'entretien, la restauration. Les objets retournés risquent de reprendre les mêmes avions pour être revendus à des marchands d'art prompts à les racheter, à cause de l'inconscience, l'insouciance et la cupidité de nos responsables culturels. » Selon lui, il faut reconnaître aux colonisateurs d'avoir sauvé ces

œuvres de l'anéantissement des religions traditionnelles, qui les aurait réduites en bois de chauffe...

Moustapha Sène est aussi d'avis qu'il faut renforcer les capacités des techniciens des musées par la formation pour entretenir la mémoire collective. Il précise : « L'État doit faire la promotion de la culture à travers la création de musées au niveau des régions. Les directeurs de ces structures devraient aller à la collecte de données, d'archives et de documents afin de susciter l'intérêt de la population. » Certains préconisent même d'explorer l'idée d'une contractualisation de la conservation des œuvres en question, avec comme sites les musées de l'Europe et des répliques dans les musées des pays qui détiennent le droit de propriété !

En définitive, la question de la restitution interpelle toutes les consciences africaines car il s'agit du patrimoine matériel et immatériel du continent. Grâce à ces œuvres, l'Afrique peut reprendre sa place dans l'esprit des hommes. « Prenez entre vos mains tout ce qui fut l'Afrique. Mais, prenez-le en sachant que vous êtes dans la métamorphose », disait Malraux en s'adressant aux intellectuels africains dans son discours en 1966. Effectivement, au moment où le monde se transforme de plus en plus, tous les Africains doivent repenser le legs aux générations futures. Il leur faut refuser de se laisser phagocyter par l'Occident. L'Afrique ne doit pas rater le train de l'histoire. Le débat est ouvert ! ■

LÉGENDES

1. Totems béninois, musée du quai Branly © Gerard Julien/AFP.
2. Reliquaire eyema byeri (Gabon), musée du quai Branly © archives Dapper/Hughes Dubois.
3. Cimier de masque guinéen, bois polychrome, musée du quai Branly © Patrick Gries.
4. Art du royaume du Dahomey, XVIII^e siècle, musée du quai Branly © Gerard Julien/AFP.



ROMANS

LE SOUFFLE ROMANESQUE DES CARAÏBES

Venus des Antilles françaises ou de Haïti, les romanciers sont bien inspirés quand ils se nourrissent de leurs racines et souvenirs caribéens... Un souffle commun les anime-t-il ? Pas vraiment, mais le lecteur trouvera chez eux le même attachement au pays de leurs ancêtres...



© Pélérama

Avec *Là où les chiens aboient par la queue* (prix Stanislas du premier roman), **Estelle-Sarah Bulle**, née à Créteil (France) d'une famille d'origine guadeloupéenne, glisse en majesté avec un style authentique qui touche d'emblée. Dès les premières pages, le créole (et ce n'est en rien anecdotique) a droit de cité pour décrire Morne-Galant, où le récit démarre. Un lieu tellement perdu que les Guadeloupéens le définissent comme « *Cé la chyen ka japé pa ké* » (en français « Là où les chiens aboient par la queue »). L'histoire démarre en 1947 et se termine dans les années 2000, elle a pour personnage principal Antoine, « *nom de savane pour embrouiller les mauvais esprits* » d'Appolone, la fille aînée rebelle de la famille Ezechiel dont il est question ici. Parfaite dans le rôle du « fil rouge », la tante Antoine, personnalité au caractère bien trempé, ne mâche pas ses mots quand elle s'adresse à la nièce du récit qui pourrait avoir beaucoup de points communs avec l'écrivain... Faisant preuve à la fois d'un esprit critique revigorant et d'une grande empathie pour ses personnages, Estelle-Sarah Bulle éclaire l'histoire d'une communauté d'Antillais ballottée entre le pays et la métropole, et l'entre-deux du métissage. Grâce à une écriture sans fioritures et une composition maîtrisée, la veine romanesque qui innerve ce texte ne faiblit pas du début à la fin.



DK

Artiste « couteau-suisse » à la fois musicien, plasticien et écrivain, **Roland Brival**, auteur notamment de *Nègre de personne*, plante le décor de son dernier roman, *Les Fleurs rouges du flamboyant*, sur sa terre natale, la Martinique. Le narrateur, Simon Darnell, écrivain, revient au pays, et sera vite rattrapé par son passé, submergé par des émotions qu'il croyait enfouies. De facture classique, la

fiction explore les complexités psychologiques d'un personnage qui s'est construit cahin-caha sur un manque fondamental, celui du père. Revenu sur les traces de son enfance, il ouvre les yeux d'une manière lucide sur son histoire et sa région d'origine, désormais vouée au tourisme de masse... Constat amer de l'exilé ? Se référant explicitement à l'incontournable *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, le narrateur souligne ainsi : « *Encore et toujours me nargue, pourtant, la sensation que tout exil est à jamais définitif, et le grand retour dont parle le poète n'est, au mieux, que la poursuite d'un rêve chimérique.* »

Couronné en 2016 par les prix Louis Guilloux et Littérature monde pour *L'Ombre animale*, **Makenzy Orcel**, né en 1983 à Port au Prince, fait partie de la jeune garde littéraire haïtienne qui s'impose avec une écriture explosive et percutante. « *Un homme qui reste debout, avance toujours, quoi qu'il arrive* », telle est la définition de Maître-minuit qui donne son nom et cette impulsion au troisième roman de Makenzy Orcel. Comme précipité dans une marmite à histoires et sensations, le lecteur ne sort pas indemne de ce voyage avec entre autres Poto et sa mère Marie Elitha Démosthène Laguerre. Né sous la dictature d'un « Papa-à-vie » sanguinaire, Poto échappe à la violence et l'adversité en dessinant le monde et mimant la folie... En nous proposant de suivre son cheminement chaotique, l'auteur nous entraîne sur le terrain d'un imaginaire puissant et dérangeant.



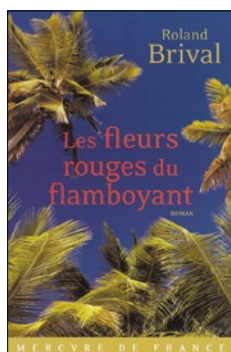
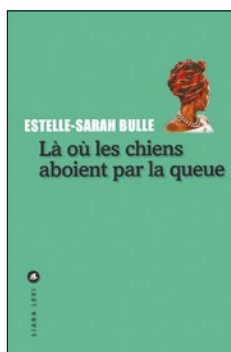
DK

À signaler enfin la réédition d'une autre plongée dans l'univers fécond haïtien, celle de **Dany Laferrière**, natif de Port-au-Prince vivant à Montréal et académicien français, qui dans son roman *Pays sans chapeau* relate ses perceptions lors d'un retour au pays qui l'a vu naître, vingt ans après... Une nouvelle vie éditoriale qui survient elle aussi près de vingt ans plus tard puisque le livre date de 1996 – et qu'il n'a rien perdu de sa fraîcheur. ■



© Hannah Assouline / Opale / Leemage / Zulma

Sophie Patois



Estelle Sarah Bulle, *Là où les chiens aboient par la queue*, Liana Levi Éditions

Roland Brival, *Les Fleurs rouges du flamboyant*, éd. Mercure de France

Makenzy Orcel, *Maître-Minuit*, éd. Zulma

Dany Laferrière, *Pays sans chapeau*, éd. Zulma



ENTRETIEN

ROLAND COLIN, ARGONAUTE AFRICAIN

Témoign et acteur de la décolonisation, Roland Colin partage dans *La Toison d'or de la liberté* ses combats et ses passions, notamment pour les langues africaines.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENT BALTA

Pourquoi ce titre ?

Le chemin vers les indépendances est comme un trésor très difficile à conquérir, à l'image de la Toison d'or dans la mythologie. C'est l'aventure de cette conquête que j'ai accompagnée et voulu retracer, une aventure loin d'être encore accomplie. Car les mouvements qui ont conduit à cet objectif ont hérité de modèles où règne une grande dissymétrie entre le pouvoir et la société civile. Mais au Sénégal, Mamadou Dia (*premier président à l'indépendance, en avril 1960*) était conscient de la nécessité de construire un vrai modèle démocratique lié à la culture et à l'histoire de son pays. Cela a aussi monté contre lui les intérêts économiques et politiques que ça lésait, aboutissant à l'issue tragique de 1962 (*crise politique l'opposant à Senghor qui l'a conduit en prison pour 12 ans*). Mais cela a laissé en héritage tout un parcours d'expériences qui a rebondi ailleurs, au Mali, au Niger, à Madagascar... Il y a plein de leçons à tirer de cette marche vers la liberté. J'ai voulu témoigner de ce qui s'est passé et qui en général a été marginalisé car cela gêne les pouvoirs en place.

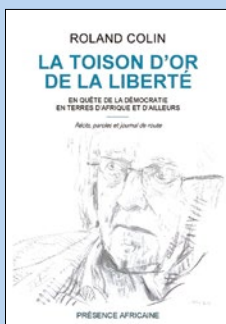
« Passeur » et « traducteur ». Ce sont les mots qu'emploie Souleymane Bachyr Diagne dans sa préface pour vous qualifier...

Ma chance est d'avoir eu Senghor comme maître. Il m'a donné les clés pour comprendre l'Afrique de l'intérieur, notamment par l'accès aux langues africaines qui m'ont permis d'opérer ma « traversée du miroir ». On comprend alors qu'il faut reconstruire à partir du réel de la société, de sa culture et non imposer des modèles extérieurs qui n'ont pas de sens pour le peuple. Cette sensibilité vient aussi du fait que j'ai été élevé par ma grand-mère dans la Bretagne profonde. J'ai vécu depuis mon enfance le système où deux langues coexistent, la langue des racines et le français. Je l'ai vécu comme un enrichissement. Alors que dans les modèles normatifs dominants, il s'agit d'éliminer la partie considérée comme seconde. Senghor me disait : « *J'ai ma négritude, et vous votre celtitude.* » On peut donc se comprendre. Mon préfacier le cite aussi : « *Chacun a vocation à être métis à sa manière.* ». Je l'ai été et le demeure.

Senghor est à l'origine de la Francophonie institutionnelle.

Quel est aujourd'hui votre regard sur celle-ci ?

Pour la France jacobine, centralisatrice, c'était un champ nouveau. S'ouvrir aux autres et en même temps inverser le modèle colonial. Pour certains, la francophonie c'est défendre le français comme culture supérieure. Tout cela a évolué de l'intérieur. La Déclaration sur la diversité culturelle de l'Unesco en 2001, où la Francophonie d'Abdou Diouf a joué un rôle, est un moment capital. Mais la Francophonie doit maintenant arriver à mobiliser toute sa force de métissage, tout son potentiel dynamique, au service de l'humanisme et de l'humanité. Et pour cela elle doit se doubler d'une francophonie des peuples. ■



ESSAI

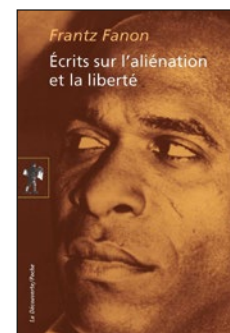
FRANTZ FANON, SI HUMAIN

Grâce au travail patient et rigoureux mené par deux chercheurs, Jean Khalifa et Robert JC Young, qui ont réunis, introduits et présentés ces textes, on comprendra combien l'auteur de *Peau noire, masques blancs*, théoricien fondamental de l'anticolonialisme, loin d'être un idéologue, fut d'abord et avant tout un être d'une profonde humanité, dont l'attention à la souffrance et au respect de l'autre fonda toute la vie. Vie bien trop courte, puisqu'il disparut à trente-six ans, en 1961, l'année même de l'assassinat de Patrice Lumumba.

L'ouvrage s'ouvre sur l'œuvre littéraire de Frantz Fanon, marqué par le surréalisme et l'existentialisme et propose les deux pièces de théâtre qu'il écrivit en 1949, alors qu'il était encore étudiant en médecine à l'université de Lyon, après avoir, durant la Seconde Guerre mondiale, quitté sa Martinique natale pour combattre dans les Forces françaises libres. Mais ce sont surtout ses écrits autour de son activité de médecin psychiatre qui révèle une dimension encore peu connue de sa riche personnalité. Si le Dr Fanon, avec son immense culture et sa connaissance précise de l'histoire de la psychiatrie, s'inscrit dans les débats théoriques de son époque entre neurologie, psychanalyse et socio-psychologie, il fut surtout un praticien hors-pair, un organisateur opiniâtre des lieux de soins. En

témoignent ses articles parus dans les revues intérieures des principaux hôpitaux où il a travaillé, à Saint-Alban en Lozère (France), puis à Blida-Joinville, en Algérie, où il est nommé médecin-chef du département psychiatrique en 1953. Mettant en pratique la psychothérapie institutionnelle, il y réforme les pratiques existantes, créant et animant une vie collective impliquant malades, médecins, personnel soignant et autres – du chauffeur au portier –, autour d'ateliers, d'activités culturelles, d'échanges, de publications. Cinéma, théâtre, bibliothèque, postes de radio, fêtes, sports, ouverture sur l'extérieur modifient profondément le climat mortifère habituel des hôpitaux psychiatriques...

C'est à Blida que Fanon prendra contact avec le FLN et qu'il s'engagera, en tant qu'intellectuel, dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, dont on sait qu'il fut, sans relâche jusqu'à sa mort, le porte-parole et un acteur décisif, membre du comité de rédaction de *El Moudjahid*, devenu en 1960 ambassadeur du GPRA à travers le monde. Les écrits politiques et les écrits psychiatriques de Frantz Fanon vont dans la même direction, inlassablement : celle d'un combat contre l'aliénation, sous toutes ses formes. Pour la liberté. ■ Odile Gandon



Frantz Fanon, *Écrits sur l'aliénation et la liberté*, La Découverte/Poche

ART

CAROLINE GUÈYE, ENTRE ART ET SCIENCE

Lors de la Biennale des arts de Dakar 2018, Caroline Guèye a séduit lors de la performance publique « The recall of the real » (le rappel du réel), en posant des retouches sur le portrait de Frantz Fanon, l'auteur des *Damnés de la Terre* et de *Peau noire, masques blancs*. Si Modigliani a peint les blessures intérieures de Fanon, Caroline avec son crayon fait ressortir avec art le chemin de croix de tous les intellectuels engagés. Mieux, elle a tendu le pinceau aux visiteurs, et voilà que sur du noir, du blanc et du gris, tout s'enchevêtre. Fasciné par la performance, le président sénégalais Macky Sall a lui-même pris part à l'œuvre finale et discuté de longues minutes avec l'artiste, petite-fille de l'artiste plasticien Paul Ahyi, le concepteur du drapeau national du Togo.

Ingénieure en physique atmosphérique (radioprotection et sûreté nucléaire), Caroline Guèye marie art et espace, travaillant au pastel et à l'encre. Pour son exposition, intitulée « Musicalité spatiale »,



DR

à la galerie Sinaa de Nouakchott (Mauritanie), elle ajoute ses créations aux tapisseries des liciers de la manufacture de Thiès (Sénégal).

Caroline est sur plusieurs fronts. Après Dakar, en mai, elle a posé ses toiles à la mairie d'Arcueil, en France, pour une exposition en hommage à Nelson Mandela (*photo*). Son chemin a ensuite croisé de nouveau celui de Macky Sall, qui inaugurerait en juin le festival d'art de la ville d'Assilah, au Maroc. Et s'il est question de physique dans ses œuvres, Caroline Guèye a aussi l'actualité comme source d'inspiration. En effet, après avoir dénoncé le kidnapping des jeunes filles par Boko Haram, Fukushima, la succession de Mandela avec *Zumandela*, elle donne à réfléchir sur le pillage des côtes africaines avec *SOS Podpa*.

Caroline Guèye, qui parle aussi le mandarin, est une artiste à vocation internationale. Si ses œuvres trônent déjà à l'aéroport de Dakar et à la BCEAO, son agenda la mènera ces prochains mois au Bahraïn, au Cameroun, en France et notamment en Guadeloupe... À suivre ! ■ **Bios Diallo**

CINÉMA

« SOFIA », UN THRILLER SOCIAL MAROCAIN



Avant même que ne commence le film de la réalisatrice franco-marocaine Meryem BenM'Barek, un carton à l'écran prévient les spectateurs : les relations sexuelles hors mariage sont punies de peine d'emprisonnement d'un mois à cinq ans. Le cadre d'une sexualité normée, réprimée au Maroc est posé.

La course d'obstacles haletante que vit, avec l'aide de sa cousine Léna, Sofia, victime d'un déni de grossesse, pour accoucher illégalement à l'hôpital et retrouver Omar le père de son enfant, est l'illustration de ce carton préliminaire. Au-delà du suspense bien mené autour du risque de la prison, du refus de la paternité de la part d'Omar, qu'il faut convaincre d'accepter le mariage, la société marocaine est incarnée par les deux cousines. Léna est francophone, médecin, ouverte, moderne ; Sofia réservée, parlant mal le français, assez silencieuse, assignée au rôle de fille qui sert le thé, travaillant dans un centre d'appels ; Omar vit dans une famille pauvre d'un quartier très populaire. Le film commence par un déjeuner au cours duquel est fêté un projet d'entreprise agricole

mené par le père de Sofia et un ami de la famille, tous deux soutenus par l'investissement financier du père de Léna. Ce projet est une promesse d'ascension sociale pour toute la famille.

Sofia est un thriller social qui dénonce une société dans laquelle les victimes sont d'abord les femmes. Mais un retournement du récit intervient au cours de la seconde moitié du film, rebat les cartes et nous oblige à revoir nos représentations. Et si Sofia prenait en main son destin ? N'est-ce pas elle qui, par un choix assumé, protège toute la famille et son projet d'entreprise agricole, et prend aussi à son compte le sort de la famille d'Omar, au prix même de la haine de ce dernier ? *Sofia* semble faire la démonstration que la résolution « juste » souhaitée par Léna eût été la fin des espoirs d'amélioration économique des deux familles. Pourtant, avec ce « choix » si « raisonnable », le malheur de sa future famille semble inscrit d'emblée.

Le prix du scénario dans la sélection « Un certain regard » au dernier Festival de Cannes a récompensé à juste titre une construction habile qui tient en haleine, mais surtout un beau film, qui montre une société de classes, figée, cruelle, dans laquelle les individus sont contraints à des compromis parfois humiliants et dégradants pour atteindre une vie meilleure. ■

Chantal de Linares



DR

ART

LA VOCATION D'AMY SOW



Pour tout épris d'art de passage à Nouakchott, la capitale mauritanienne, une halte : Art Gallé ! C'est là que le président français Emmanuel Macron souhaitait se rendre en juillet, en marge du sommet de l'Union africaine. Son agenda présidentiel chargé l'en a privé, dommage ! Car c'est bien un lieu qui vaut le déplacement que l'artiste Amy Sow a sorti de terre à la Cité Plage, à deux pas de la mer.

Art Gallé est une maison faite essentiellement de planches et

de matériaux de récupérations. Et par son jeu de mots, le nom Art Gallé (« viens à la maison » en langue peule) est une trouvaille. Vu de l'extérieur, on croirait une cabane abandonnée. Mais une fois la porte franchie, tout change. Art Gallé se compose d'une galerie, d'un café et d'une résidence pour créateur. De grands pneus servent de protection, mais aussi de sièges.

Plasticienne, déléguée de l'Association des artistes maghrébines (AAM) et toujours prête à défendre la cause des femmes, Amy Sow a créé un espace à son image. « Femmes en larmes », son exposition en 2015 au Musée national de Nouakchott, témoignait du cri de femmes et de filles abandonnées, victimes de l'excision, du viol ou de maltraitance conjugale. « Pour moi, confie-t-elle, si l'art ne parle pas pour ces victimes qui ont peu de chance de se faire entendre et représenter, je préfère m'en passer. »

D'où la vocation d'Art Gallé, réalisé avec le soutien de l'ambassade des États-Unis à Nouakchott. Tous les week-ends, des ateliers de performances initient des jeunes à la défense de leurs droits. Qu'ils soient scolarisés ou pas, l'art s'offre à eux grâce à celle qui fut aussi costumière du film *Timbuktu*, d'Abderrahmane Sissako. Des confrères s'y bousculent pour exposer et vendre leurs œuvres.

Devenu un vrai un centre d'attraction, Art Gallé offre également des soirées de dégustations culinaires, sous d'envoûtantes notes de slam, de poésie et de musiques traditionnelles. Le tout au milieu de tableaux insolites et inspirés, qu'on peut s'offrir ! ■

Bios Diallo



MUSIQUE

LE RETOUR DES ÉTHIOPINIENS

Cet été, entre Banlieues bleues à Bobigny et Fiest'A à Sète, la France a swingué à l'éthiopienne... Découvert dans les années 1980 par le musicologue Francis Falceto, le jazz éthiopien (ou éthio-jazz) a vu sa survie assurée par les enregistrements dans la célèbre collection « Éthiopiennes » que Falceto a créée sous le label Buda Musique en 1996. En effet, avec la mort d'Haïlé Sélassié en 1975 et les purges sanglantes de Mengistu, les orchestres avaient été dissous, les musiciens étaient morts ou avaient émigré, notamment aux États-Unis. Finies les nuits torrides d'Addis Abeba ! Cette musique si particulière, chantée en langue amharique, intègre des instruments traditionnels, tels que le krar, proche de la lyre.



Intitulée « Éthiopiennes encore », une grande tournée, en 2018, a conquis le public français des cabarets parisiens et des festivals. Convaincus par le musicologue et stimulés par les jeunes musiciens du groupe français Akalé Wubé qui les a accompagnés, les grands survivants de la période faste de l'éthio-jazz ont renoué avec les concerts en *live* : le grand chanteur Mahmoud Ahmed, rythmant sa voix superbe de frémissements d'épaule, typique de l'*eskita* éthiopien, le pianiste et arrangeur Girma Bèyènè et la diva Etènèsh Wassié ont ainsi partagé la scène pour fêter les vingt ans de la collection « Éthiopiennes ». Forte d'une trentaine de disques, elle est aussi pleine de promesses grâce à l'arrivée sur la scène musicale de jeunes artistes éthiopiens, comme l'étonnant danseur Melaku Belay et le pianiste Samuel Yirga. ■

Félix Traoré

Collection « Éthiopiennes », label Buda Musique. Voir aussi le documentaire sur YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=m09-bBK0fyE&t=2231s>

BARLY BARUTI ENTRE EUROPE ET AFRIQUE

Si peu d'amateurs de BD peuvent citer des auteurs africains, l'une des exceptions reste le Congolais Barly Baruti. Sa production des dernières années renforce encore ce constat puisque ses trois derniers albums ont tous été des succès critiques et commerciaux.

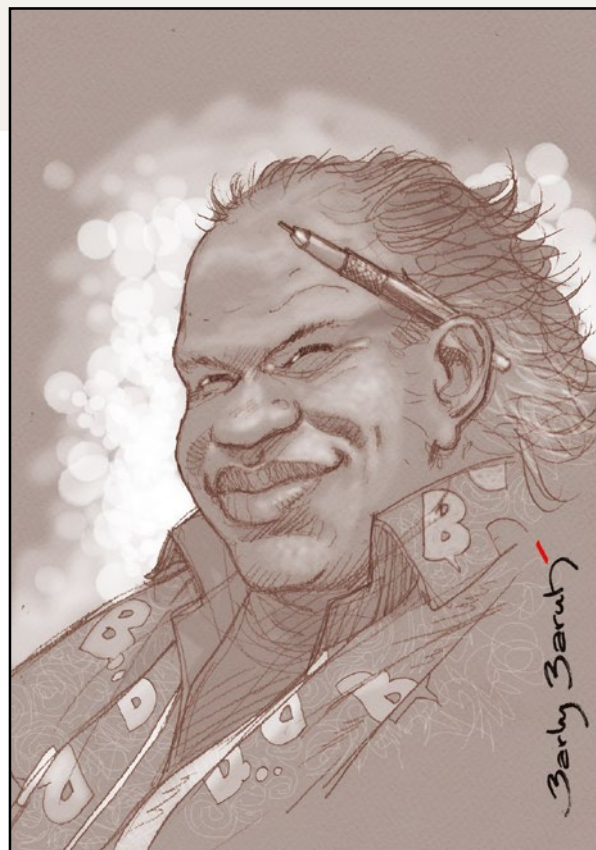
PAR CHRISTOPHE CASSIAU-HAURIE

En 2014, Barly Baruti sort aux éditions Glénat le superbe *Madame Livingstone*, dont l'histoire se déroule durant la Première Guerre mondiale en Afrique et met en scène le fils caché du Dr Livingstone. L'album a reçu trois prix au festival de Chambéry et le prix Cognito de la foire de Bruxelles. Deux ans plus tard, l'auteur sort *Chaos debout à Kinshasa*, qui se passe durant le combat de boxe entre Mohamed Ali et Georges Foreman. Enfin, au début de cette année, il aborde la situation des métis enlevés à leur famille à l'époque du Congo belge avec *Le Singe jaune*. Son prochain album se penchera sur la première ambassade du royaume du Kongo envoyée à Rome au xv^e siècle.

La carrière européenne de Baruti date de plusieurs décennies. Dans les années 1990, avec le scénariste Frank Giroud, il avait publié deux séries dont *Eva K.* (trois tomes, Soleil Productions), première série occidentale mettant en scène un héros congolais. Par la suite, le duo sort chez Glénat *Mandrill*, sept volumes qui mettaient en scène les aventures d'un avocat parisien dans le contexte de la guerre froide.

Albums pédagogiques

Depuis 1982 et la sortie de *Le Temps d'agir !*, album sur l'écologie financé par la coopération belge, l'essentiel de sa production africaine est composé d'albums pédagogiques soutenus par des organismes internationaux. Ceux-ci sont orientés vers la préservation de la nature (*Du Village des ventrus* en 1983 à *Objectif terre !* en 1994), la prévention contre le sida (*Linga kasi Keba* en 2003, *Tchoukoussouma sous les eucalyptus* en 2004, *Mon trésor, c'est ma vie* en 2010) ou les Nations unies (*La MONUC et nous*). Si ces albums sont de bonne qualité, ils constituent une production sous contrainte assez frustrante. Seuls deux titres ne sont pas à classer dans la catégorie d'albums de commande : *La Voiture, c'est l'aventure*, sorti en 1987 chez Afrique Éditions dans



un style proche de la ligne claire. Puis l'année suivante, *Papa Wemba : viva la musica !* qui faisait suite au film *La Vie est belle* de Ngangura Mweze et Benoît Lamy sur lequel il avait travaillé en tant que décorateur. Si ces deux albums ont marqué une génération de lecteurs congolais, ce bilan reste famélique au regard de sa carrière à l'étranger.

De Kin à Bruxelles

L'Europe est en effet un élément essentiel dans sa vie et sa carrière. En 1983, il fait son premier voyage au festival d'Angoulême suite à un concours organisé par le Centre culturel français. Suivie par la publication de ses premières planches dans *Calao*, périodique des éditions Ségédo, soutenu par le ministère français de la Coopération et diffusé à des centaines de milliers d'exemplaires dans toute l'Afrique. Et c'est durant un séjour au studio Hergé au milieu des années 1980, lors de sa collaboration avec Bob de Moor, que fut réalisé *La Voiture, c'est l'aventure*. C'est également suite à une installation à Bruxelles en 1993 qu'il rencontre Frank Giroud et entame sa carrière chez des éditeurs européens. Il n'oublie cependant jamais la RDC, et décide de s'installer à Kinshasa en 2003. Il y réanime l'ACRIA, association qu'il avait fondée au début des années 1990 avec d'autres bédéistes et dont les activités étaient hébergées à « l'Espace à suivre », lieu de création situé dans la commune de Bandal. Cet espace disparaîtra sous les bulldozers en 2010, d'où le retour de Barly en Europe. Malgré de fréquents séjours en Afrique, il vit actuellement à Bruxelles.

Le parcours de Baruti constitue donc une réussite en trompe-l'œil. Situé essentiellement à l'étranger, il est la démonstration que les bédéistes africains, quel que soit leur talent, n'ont d'autres choix que de faire carrière sur la scène européenne s'ils veulent vivre de leur art. Près de soixante ans après les indépendances, le constat est amer. ■

BULLES D'AFRIQUE

L'enthousiasme de nos amis et collaborateurs africains, quand nous avons émis l'idée d'un dossier sur la bande dessinée sur le continent, nous a paru de bon augure... Certes, l'évocation des lectures d'enfance permet à chacun de se remémorer de bons souvenirs, mais surtout, il est apparu très vite, au cours de l'exploration de ce domaine – que nul ne doit hésiter à intituler « 9^e art » –, qu'il s'agissait aussi d'un enjeu d'avenir. Accompagné pour ce dossier par le grand spécialiste de la question qu'est Christophe Cassiau-Haurie, *Francophonies du Sud* explore l'histoire de la BD sur le continent – nord et sud – et dans l'océan Indien. Le dossier met l'accent sur les talents à l'œuvre dans le domaine, avec un portrait du Congolais Barly Baruti et un entretien avec le créateur du fameux *Gbich* !, l'Ivoirien Lassane Zohoré. Il évoque les grands festivals de BD africains, en Algérie et au Cameroun, révélateurs tout à la fois

d'une identité propre au continent et d'un dynamisme qui, en dépit de difficultés multiples, manifeste la vitalité du secteur. Les difficultés sont réelles pour la production et la diffusion de la BD en Afrique, qu'elles soient économiques, politiques ou sociales, et bien des dessinateurs ou scénaristes sont attirés par la possibilité d'exercer leurs talents en Europe...

Mais la BD a des vertus pédagogiques indéniables et des passionnés, professeurs ou bibliothécaires, veulent faire reconnaître ses capacités à aider les jeunes à découvrir et pratiquer une langue française quotidienne qui n'est pas toujours celle enseignée à l'école. Tous les acteurs du 9^e art, amateurs ou pratiquants, constatent le manque de reconnaissance de la part des pouvoirs publics et sont en demande de formation et d'encadrement pour qu'il prenne pleinement sa place dans les activités culturelles de leurs pays. *Francophonies du Sud* a voulu aussi se faire l'écho de ces désirs et de ces engagements. ■



P. 10-11

Panorama

P. 12-13

Entretien

P. 14

Pays arabes

P. 15

Formation

P. 16-17

Enseignement

P. 18-19

Expérience

Image tirée de la couverture du *Dictionnaire de la bande dessinée d'Afrique francophone* de Christophe Cassiau-Haurie, avec des illustrations de Jason Kibiswa (co-édition Africultures et L'Harmattan).

UN SIÈCLE DE BULLES

Il est difficile de dater l'apparition de la BD en Afrique. Parler des murs peints de Tassili (Tchad), des grottes ornées du Bas-Congo (RDC) ou même remonter jusqu'aux pyramides peut évidemment constituer un (lointain) début de réponse. Mais si l'on doit traiter de l'époque moderne, la première revue africaine contenant de la bande dessinée, au sens moderne du terme, date de la Première Guerre mondiale : le *Karonga Kronikal*, magazine humoristique publié au Malawi. Quel bilan peut-on tirer un siècle après ?

CHRISTOPHE CASSIAU-HAURIE

Chroniqueur pour la revue *Africultures*, auteur du *Dictionnaire de la bande dessinée d'Afrique francophone* (L'Harmattan, 2013)

Depuis une vingtaine d'années, la BD connaît un réel engouement à travers le continent africain. À divers égards, on peut même parler de la création d'une véritable industrie autour du 9^e art, au vu de réussites certaines en la matière.

L'édition de BD africaines sur le continent

C'est le cas d'une revue comme *Gbich!* en Côte d'Ivoire. Cet hebdomadaire à cheval entre BD et tabloïd a été créé en 1999 par Illary Simplicite et Lassane Zohoré. *Gbich!* connaîtra un succès important dès le départ, atteignant un tirage de 35 000 exemplaires durant l'année 2001. Malgré la guerre civile qui a divisé le pays de 2002 à 2011, ce périodique se stabilisera à 10 000 ventes, faisant de lui le quatrième journal le plus vendu du pays. Plusieurs héros sont ainsi créés : l'homme d'affaires véreux Cauphy Gombo, le malchanceux Tommy Lapoasse, le séducteur Jo' Bleck, le jeune naïf Papou, le musculeux Gnamankoudji Zekinan ou le gendarme corrompu Sergent Deutogo. Fort de ce succès, l'équipe de *Gbich!* a rebondi en créant une maison d'édition (Gbich éditions), un groupe de presse (*Allô police*, *Gbichton*, *Go magazine*) et un studio d'animation, Afrika toon, qui produira en 2013 le premier long-métrage d'animation africain, *Pokou, princesse ashanti*.

Dans l'océan Indien, on peut également citer *Ngah* édité à Madagascar. Imprimé à 6 000 exemplaires chaque semaine, entièrement en malgache, ce journal, situé à Antsirabé, est bâti sur le même modèle que *Gbich!*, à savoir une alliance entre texte satirique, caricature politique et humour potache sur une planche ou un strip. Toujours avec les mêmes ingrédients que *Gbich!*, mais en publication mensuelle, *Bingo!* connaît un large succès en Guinée Conakry en alliant caricature, bande dessinée et textes d'actualité.

En Algérie, certaines maisons d'édition commencent à s'intéresser à la BD. C'est le cas des éditions Dalimen (qui a publié une trentaine d'albums depuis dix ans) et Z-link, éditeur d'environ soixante titres mangas depuis 2007 ainsi que le magazine *Laabstore*. Si le succès n'est pas aussi important que pour la revue ivoirienne – les tirages tournent autour de 1 000 exemplaires –, ces maisons d'édition

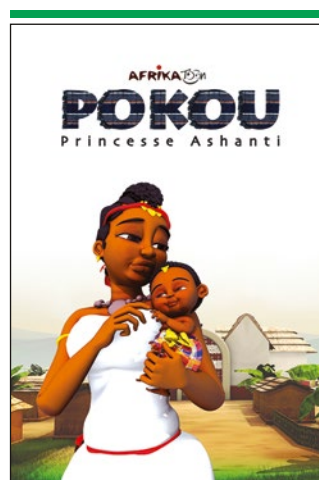
arrivent à survivre, profitant du succès du Festival d'Alger (Fibda), grande manifestation populaire organisée depuis 2008.

De son côté, le Cameroun connaît une belle floraison de parutions (environ dix titres par an) grâce en particulier à l'éditeur Akoma Mba mais aussi au succès du festival Mboa BD qui joue un effet levier pour le milieu local.

Au Nigeria, ces mêmes années voient l'émergence d'une industrie de la bande dessinée avec des tirages de plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires de titres qui rencontrent l'assentiment du public. En RDC, beaucoup d'auteurs s'auto-publient et diffusent eux-mêmes leur production dans des conditions artisanales. Fait de bric et de broc, le 9^e art local reste dynamique et montre de belles ressources.

Les auteurs africains en Europe

En parallèle, des auteurs installés sur le continent commencent à produire pour des éditeurs européens. C'est le cas du Congolais (RDC) Thembo Kash (*Jungle urbaine* en 2012, *Mboté Kinshasa* en 2017), du Gabonais Pahé, du Centrafricain Didier Kassaï (*L'Ody-*



▲ Deux succès ivoiriens : *Pokou*, le premier film d'animation africain, et la BD *Tommy Lapoasse*.



▲ Deux festivals de BD en Afrique : Le Fibda, à Alger, qui a fêté cette année sa 11^e édition, et le le Mboa, au Cameroun, né en 2010.



sée de Mongou en 2014 et *Tempête sur Bangui*, une BD-témoignage sur la situation de son pays en 2015), du Mauricien Laval NG ou du Béninois Hector Sonon (*Toubab or not toubab* – 2012). Cette production internationale n'empêche pas ces auteurs de gagner leur vie sur place, grâce à leurs activités dans la publicité, la caricature ou l'illustration.

Dans l'océan Indien, l'éditeur réunionnais « Des bulles dans l'océan » fait appel à des auteurs de Madagascar (Pov, Dwa, Tojo, Liva...), qui y voient une opportunité pour se faire éditer en dehors de leur pays plongé depuis quelques années en plein marasme économique.

De façon générale, de plus en plus d'éditeurs occidentaux font appel à des auteurs africains. On peut citer Hallain Paluku (RDC) qui s'est fait remarquer en 2006 avec le magnifique *Missy* (éditions La Boîte à bulles). Mais l'auteur le plus connu reste Barly Baruti (*voir portait p. 8*), qui, entre 2014 et 2018, publie chez Glénat trois œuvres majeures traitant du Congo démocratique (*Madame Livingstone* en 2014, *Le Singe jaune* en 2018 et *Chaos debout à Kinshasa* en 2016), vingt ans après ses premiers pas chez Soleil Productions avec la série *Eva K.*.

Cette année 2018 fut aussi l'occasion de découvrir de nouveaux talents issus du continent. On songe notamment au Camerounais Gaspard

Njock, qui aborde le thème de l'immigration avec le beau *Un voyage sans retour* tout à l'aquarelle (Nouveau Monde éditions), et à sa compatriote Annick Kamgang, qui retrace le parcours du mouvement citoyen non-violent congolais, Lucha, dans *La Lucha, chronique d'un mouvement citoyen sans armes au Congo* (La boîte à bulles). En parallèle, les éditions L'Harmattan crée une collection tournée vers l'Afrique : « L'Harmattan BD ». Depuis 2010, celle-ci a publié trente-six œuvres faisant de cette collection une véritable vitrine du 9^e art africain actuel.



▲ Planche issue d'*Aventures*, BD du Mauricien Éric Koo publiée à l'aide du financement participatif

Un axe France-Belgique

Des maisons d'édition créées en Europe par des Africains se mettent à publier des auteurs originaires de leur pays. C'est le cas de Mabiki (Bruxelles) qui compte des albums du peintre Andrazzi Mbala sur la sorcellerie, de Kamuke Sukali, d'Alain Kojélé, qui publie le premier album de BD en lingala en Europe. Quelques années avant, Mandala BD (Rouen) avait lancé la série de Serge Diantantu, *Simon Kimbangu*. On peut également citer le dessinateur Camerounais Simon-Pierre Mbumbo qui lance les éditions Toom comics où il s'auto-publie (*Vaudou soccer* en 2017) ainsi que d'autres auteurs comme son compatriote Hugues Biboum (*Djo'o Bar* en 2018).

Débrouillardise

Certains artistes choisissent de se publier eux-mêmes. Très engagé dans la reconnaissance de l'identité africaine, le Camerounais Djehouty a publié plusieurs œuvres consacrées à des personnages historiques africains, qu'il diffuse lui-même lors d'événements ou salons. Le Congolais Serge Diantantu, pour sa part, oscille entre l'autoédition (*La petite Djilly et mère Mamou* en 2009) et éditeur plus traditionnel (la série *Bulambemba*, quatre tomes sur l'esclavage chez Caraibédition).

Plusieurs artistes ont également eu recours à des plateformes de financement participatif. Si

certaines n'ont pas pu voir leur projet aboutir (Alix Fuilu, Simon Mbumbo), d'autres comme le Mauricien Éric Koo sin Lin – avec le magnifique *Aventures* – ou la Camerounaise Elyon's (Joëlle Ebongué) et sa trilogie *La Vie d'Ébène Duta* ont pu aller jusqu'au bout de leur projet. Après un siècle d'existence, la BD d'Afrique trouve donc ses marques. Autrefois parent pauvre du domaine des arts, elle montre enfin des signes de vitalité même s'il lui reste à trouver complètement son public. Il était temps, cent ans est un âge assez canonique pour atteindre son indépendance ! ■

« L'HUMOUR QUI FRAPPE FORT »

Fondateur et directeur de la rédaction de l'hebdomadaire *Gbich!*, **Lassane Zohoré** est avant tout le créateur de Cauphy Gombo, personnage culte de la bande dessinée et de la télévision ivoiriennes. Retour sur une carrière artistique doublée d'une réussite d'homme d'affaires.

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN LANGEVIN



Lorsque vous avez créé *Gbich!* en 1999, le concept même d'un journal peu cher contenant de nombreuses bandes dessinées n'existait pas en Côte d'Ivoire, voire sur le continent africain. Quelles sont les origines de *Gbich!*?

Lassane Zohoré : Les origines de *Gbich!* remonte à 1997. Je ressentais le besoin de créer un fanzine car il y avait un vide dans ce domaine en Côte d'Ivoire. J'en ai discuté avec Illary Simplicite, actuel rédacteur en chef de *Gbich!*, mais qui était un peu mon stagiaire à l'époque. Il a tout de suite été emballé. C'est alors que nous avons entrepris de travailler sur le nom du journal, les rubriques et la maquette. Jusqu'à ce que le premier numéro ne paraisse en janvier 1999. Il faut dire qu'avant l'avènement de *Gbich!*, il a existé des publications de ce type conduites par d'autres dessinateurs avec *Zazou* et *Le Margouillat*, mais ce fut des feux de paille pour ces initiatives pourtant fort intéressantes. En m'appuyant sur les expériences de ces parutions, j'ai pu corriger un certain nombre d'erreurs, ce qui explique en partie notre longévité.

Que représente *Gbich!* actuellement en termes de diffusion? Et quelles sont les raisons de succès selon vous?

Actuellement, le tirage de *Gbich!* tourne autour de 10 000 exemplaires. Il faut souligner que par le passé, nous avions un tirage moyen de 25 000 exemplaires. Mais la crise généralisée de la presse papier est passée par là. À cela, il faut ajouter le réseau de diffusion très défaillant depuis la crise militaro-politique jusqu'à ce jour, qui avait coupé la Côte d'Ivoire en deux. Figurez-vous que les journaux sont actuellement distribués sur moins de 40 % du territoire! Voici les raisons qui expliquent cette baisse drastique. Malgré cela, *Gbich!*

« Je me considère avant tout comme un artiste même si j'ai appris à faire des affaires [...] Les disciplines où j'excelle le plus, c'est la création, le développement. Je me considère comme un réservoir d'idées. Car, pour moi, l'idée est le point de départ de tout »

reste sur le podium des hebdomadaires les plus vendus en Côte d'Ivoire depuis près de dix-sept ans.

Avec le succès de ce premier titre, vous avez pu créer d'autres journaux. Quels sont-ils?

Après *Gbich!*, j'ai créé *Go Magazine*, un journal féminin, et *Allô Police*, spécialisé dans les faits divers. C'est d'ailleurs ces trois journaux qui occupent le podium des hebdomadaires en Côte d'Ivoire. À eux trois, ces titres représentent 64 % de part de marché des hebdomadaires dans le pays.

Dans la foulée, vous avez également monté une maison d'édition: c'est une suite logique à la parution hebdomadaire?

Bien entendu! L'entreprise ambitionne de se diversifier pour devenir un véritable groupe multimédia. La maison d'édition répond à cette vision-là.

« Le taux d'alphabétisation est assez faible en Côte d'Ivoire. Grâce à des supports comme la BD, on arrive à véhiculer plus facilement des messages. Donc oui, on peut dire que la BD a une portée éducative, voire institutionnelle »

De la même façon, vous avez ensuite créé un studio de dessins animés...

Oui, en effet. J'avais monté avec quelques associés, un studio d'animation 2D/3D qui a réalisé quelques longs-métrages. Malheureusement, j'ai dû me retirer de ce projet pour des divergences de vue. Néanmoins, j'ai monté à l'intérieur de *Gbich!* un studio d'animation qui est fonctionnel. Nous envisageons de lancer véritablement les grands chantiers de nos projets à partir de 2019. Pour l'instant, nous répondons à des commandes d'entreprises de communication et d'annonceurs.

L'artiste que vous êtes a aussi le sens des affaires, cela a permis que se construise une véritable industrie autour de la bande dessinée en RCI : comment gérez-vous ces deux activités bien différentes ?

Je me considère avant tout comme un artiste. J'ai appris à faire des affaires. Mais cela n'a été du tout facile car la gestion des affaires requiert une rigueur à toute épreuve. Alors imaginez l'artiste que je suis, libre lorsqu'il doit créer, obligé de se conformer aux règles rigides de la gestion ! J'essaie donc de gérer au mieux, mais j'ai une équipe à mes côtés pour m'aider. Les disciplines où j'excelle le plus, c'est la création, le développement. Je me considère comme un réservoir d'idées. Car, pour moi, l'idée est le point de départ de tout.

La bande dessinée est-elle confinée entre les pages de votre journal ou a-t-elle également en Côte d'Ivoire une portée institutionnelle et/ou éducative ?

La bande dessinée ne se limite pas qu'à *Gbich!*, fort heureusement d'ailleurs. Elle est souvent utilisée dans le cadre de campagnes de



▲ Couverture de *Gbich!*, la revue fondée par Lassane Zohoré (numéro du 4 au 10 octobre 2018).

sensibilisation. Vous savez, le taux d'alphabétisation est assez faible en Côte d'Ivoire. Grâce à des supports comme la bande dessinée, on arrive à véhiculer plus facilement des messages. Donc oui, on peut dire que la BD a une portée éducative, voire institutionnelle.

Une dernière question: que signifie le titre de votre journal, *Gbich!* ?

« *Gbich* » est une onomatopée. Je ne vous apprend rien en disant que la bande dessinée est truffée d'onomatopées. « *Gbich* » exprime le son d'un coup de poing. En Europe, son équivalent serait par exemple « paf ». Eh bien en Côte d'Ivoire, on dira tout simplement « *gbich* ». Et notre slogan est « le journal de BD et d'humour qui frappe fort ». ■



Côte d'Ivoire QUATTARA IMPOSE LA LOI DES URNES ET DES ARMES A GBAGO



▲ Deux « Dessins pour la paix » de Zahoré, réalisé dans le cadre de Cartooning for Peace du dessinateur français Plantu (en 2011 et en 2015).

PLANCHES DE SALUT DANS LES PAYS ARABES

Historiquement présente dans les titres de presse, la bande dessinée dans les pays arabes se diffuse désormais aussi par les réseaux sociaux, gage bien souvent d'une expression libre et contestataire.

PAR CHRISTOPHE CASSIAU-HAURIE

La bande dessinée arabe est le fruit d'une longue histoire. Depuis les revues *Sindibad* (Égypte) ou *Al-Arabi as-Saghir* (Koweït) dans les années 1950, en passant par *Usamah* (années 1960), *Samir* (Égypte) ou *Majallaty* (Irak) dans les années 1970, les revues de qualité n'ont pas manqué. Plusieurs d'entre elles (*Samir*, *Rosh fish*) furent même créées par des dessinateurs de différents pays. Puis, dans les années 1980, l'importation ou l'édition en arabe de comics et de BD franco-belges a envahi le marché et asséché l'édition locale. Les révolutions des années 2010 et 2011 ont changé la donne.

Des révolutions fécondes

À cette occasion, plusieurs revues de bande dessinée ont éclos dans différents pays du Maghreb et du Machrek. Ce fut d'abord *Saman-dal* au Liban, créée par Lena Merhej en 2007, puis *Tok tok*, lancé en Égypte en janvier 2011 par Shaaza El Shinawi. Ce trimestriel se faisait l'écho de l'effervescence de la place Tahrir et dénonçait le harcèlement sexuel ou l'hypocrisie religieuse. En 2013, d'autres vont apparaître comme *Skefskef* au Maroc ou *Lab619* en Tunisie puis, en 2015 *Masaha* (Irak), *Garage* (Égypte) et *Habka* (Libye). Nées sous forme de collectifs, diffusées dans quelques librairies et manifestations, ces revues ont permis à des artistes de s'exprimer et de pallier l'absence d'éditeurs prêts à se lancer dans la BD. La forme associative a également donné la possibilité aux artistes d'obtenir des financements afin d'organiser des tables rondes, des formations et des festivals.



Ci-dessus : Nadia Khiari, alias Willis from Tunis, 2015. **En bas :** (à g.) Les aventures de Zouzo dans la revue *Sindibad* (Égypte, 1^{er} numéro en 1952) ; (à d.) : Planche issue des *Vépres algériennes* (éd. Dalimen, 2012), de Nawel Louerrad.

L'apparition de cette nouvelle scène de la BD arabe est aussi due aux liens créés à l'occasion de rencontres comme à l'important Festival international de la bande dessinée d'Alger (Fibda). Pour montrer leur travail, les dessinateurs utilisent également les réseaux sociaux. C'est le cas du Tunisien Z, pseudonyme sous lequel un caricaturiste critique la corruption régnant dans son pays⁽¹⁾, ou de Willis from Tunis dont les planches publiées au moment de la révolution tunisienne lui ont permis d'entamer une carrière en France⁽²⁾.

Des femmes au crayon

Si, en se soulevant, la rue arabe a levé la chape de plomb qui pesait sur la BD, celle-ci lui rend bien. Car c'est bien la rue dans tous ses états qui est au centre des œuvres. Casablanca et ses quartiers populaires, pour Rebel Spirit, auteur du *Guide casablançais*, Tunis et la révolution pour Noha Habaieb ou, pour Mohammed Shennawy, Le Caire et ses embouteillages.



Beaucoup de ces auteurs sont des femmes. C'est le cas des Algériennes Rym Mokhtari et Nawel Louerrad, à l'origine du webzine *12 Tours*, de la Tunisienne Noha Habaieb, cofondatrice de *Lab619*, de la Libanaise Zeina Abirached, qui édite en France, ou encore de l'Égyptienne Deena Mohamed, et sa super héroïne Qahera.

Alors, la BD arabe, espace de liberté? Oui sans doute... Mais une liberté loin d'être gagnée, ainsi qu'en témoignent de récentes pressions de la part de gouvernements ou de groupes religieux. La lutte continue... ■

1. <https://nawaat.org/portail/author/blogdez/>

2. Une partie de sa production est visible sur sa page Facebook.

LA DÉLICATE ÉQUATION DE LA FORMATION

La formation des futurs auteurs de bande dessinée demeure le parent pauvre du secteur en Afrique. Souvent autodidactes, les auteurs doivent saisir toutes les opportunités pour pouvoir progresser.

PAR CHRISTOPHE CASSIAU-HAURIE

Malgré un nombre important d'auteurs africains de BD, il n'existe que deux formations spécialisées sur le continent. L'une est en Afrique francophone, à l'Institut national des Beaux-Arts (INBA) de Tétouan (Maroc). Une section bande dessinée s'y est montée en 2000 dans le cadre de la coopération entre le ministère de la Culture et la Délégation Wallonie-Bruxelles. La première promotion, constituée de sept étudiants (dont Saïd Nali, futur professeur à l'INBA et responsable du Festival de la BD), est sortie en 2003. Jusqu'en 2018, ce ne sont pas moins de soixante-quinze jeunes Marocains qui ont été formés, même si peu d'entre eux concrétiseront leur passion en publiant un album. Des auteurs européens viennent régulièrement animer des stages. L'INBA organise également un festival depuis 2004 et édite une revue de BD : *Chouf*.

L'autre formation est hébergée au sein de l'École d'art et de design de l'université de Stellenbosch (Afrique du Sud). Celle-ci a formé nombre de bédéistes actuels du pays, du fait de la présence en son sein des créateurs de la revue *Bitterkomix*, Anton Kannemeyer (alias Joe Dog) et Conrad Botes (alias Konradski). À la frontière entre arts visuels et plastiques, ils ont favorisé l'apparition d'une BD indépendante, très engagée politiquement.

Entre Beaux-Arts et ateliers

Hormis ces deux cas, il n'y a pas d'autres formations spécialisées sur le continent. Si l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa a formé plusieurs auteurs de BD et ce depuis de nombreuses années, ceux-ci sortent massivement de la section publicité dans lequel a longtemps exercé Mongo Sisé, premier Africain à avoir été publié en Europe et ancien élève d'Hergé. En réalité, la plupart des auteurs africains sont autodidactes et ne doivent leur formation qu'aux stages régulièrement organisés par des institutions occidentales et dans lesquelles interviennent des professionnels européens. Cependant, il existe quelques ateliers de BD proposés dans des instituts privés et encadrés par des artistes locaux comme Benjamin Kouadio (Côte d'Ivoire) ou Elyon's (Cameroun). On peut aussi citer la courageuse académie Arts Kivu, en RDC. Dans un contexte sécuritaire difficile, celle-ci continue à former de jeunes dessinateurs de BD.

Enfin, à l'image de leurs homologues en France, plusieurs auteurs de BD poursuivent en parallèle une carrière d'enseignants en arts plastiques au niveau secondaire ou supérieur. C'est le cas d'Ismail Oulhaj Alla (Maroc) ou de Benjamin Kouadio et Koffi Roger N'guesan (Côte d'Ivoire).

C'est tout... Et c'est bien peu ! De fait, de nos jours, s'ils veulent se former spécifiquement aux techniques de la BD, les jeunes Africains doivent souvent se tourner vers des institutions européennes, en France (École de BD d'Angoulême, Émile-Cohl à Lyon...) ou en Belgique (Saint-Luc). Mais encore faut-il pouvoir décrocher un visa... ■

UN MOOC GRATUIT ET DE HAUT NIVEAU



Proposé par la Haute École d'art et de design de Genève (HEAD-Genève) depuis 2017, **Introduction à la bande dessinée** est un MOOC en français, gratuit et ouvert à tous. Conçu par des professionnels du domaine (Peggy Adam, auteure de BD, et Benjamin Stroun, enseignant à la HEAD), ce MOOC propose en ligne une méthode simple et intuitive pour apprendre à écrire et à dessiner ses propres BD, quel que soit son niveau.

Tout au long du cours, vous pourrez aussi entendre les conseils éclairés d'auteurs aussi divers qu'Ibn al Rabin, Helge Reumann, Frederik Peeters et Tom Tirabosco.

En 2018, il s'est déroulé du 16 septembre au 5 novembre, soit 7 semaines avec 3 heures de travail pour chacune d'elles. Le programme est le suivant : dessiner des personnages avec des formes simples – les personnages : représentation des états émotionnels – improviser une page de BD – travail de découpage par le développement de la page de BD – début d'un univers personnel par la création d'un groupe de personnages – rôle des dialogues pour donner de la profondeur aux personnages – le conflit comme moteur de l'action par l'improvisation d'une nouvelle page.

La méthode d'apprentissage progressif est basée sur l'expérience pratique : narration séquentielle, style de dessin simple, personnage comme moteur de l'action avec comme objectif d'apprendre à raconter une histoire en enchaînant une suite de dessins simples.

Renseignement et inscription : <https://moocs.hes-so.ch/?redirect=0>

Contact : benjamin.stroun@hesge.ch ■

Abdoulaye Seck

LA BD À L'ÉCOLE : POURQUOI PAS ?

Contrairement à la littérature « classique » (roman, conte, théâtre), la bande dessinée est délaissée dans les classes africaines de français. À partir des années 2000, après les États généraux du français en Afrique subsaharienne à Libreville, elle n'a été prise en compte dans les programmes qu'en tant que support pour l'étude de l'image. Pour expliquer cet immobilisme, un point éclairant sur la situation de la BD au Sénégal.

PAR ABDOULAYE SECK

La BD a connu son heure de gloire au Sénégal. De tous les genres littéraires, elle est le plus populaire. Elle a toujours drainé un important lectorat de tous âges et suscité l'engouement et la passion. Mais jusqu'aux années 1980, il n'existait que des bandes dessinées venant de l'extérieur, essentiellement de France, de Belgique et d'Italie. Dénommées localement « aventures », il en existait divers genres portant sur l'histoire des États-Unis ou de la France, l'exotisme africain, la science-fiction ou, bien sûr, l'aventure.

Un relais dans l'apprentissage du français

Bien que mal perçue par les parents analphabètes qui y voyaient une source de perte, elle a suscité alors chez les jeunes le même enthousiasme que pour les outils numériques aujourd'hui. Nombreux étaient les collectionneurs, favorisant un véritable réseau d'échanges entre amateurs. La BD constituait ainsi une sorte de littérature parallèle, passe-temps et moyen d'évasion favori des jeunes. De ce fait, elle a beaucoup contribué à l'apprentissage du français écrit, mais aussi populaire et argotique, par tous les jeunes Sénégalais qui ne le parlaient qu'à l'école. Toutes les générations scolarisées nées dans les années 1960 ont été plus ou moins « formatées » en français par la BD. Et grâce à l'image qui permettait de se familiariser avec le texte, celle-ci a assuré la transition vers le roman.

Le sort de la BD sénégalaise

C'est à partir des années 1990 que l'on voit apparaître les premières bandes dessinées sénégalaises avec *Les Aventures d'Aziz le reporter*, de Samba Fall, racontant les confrontations entre le journaliste Aziz et le redoutable gangster Boy Melakh, avec *Goorgoorlu*, de T.T. Fons, mettant en scène le personnage de Goor, incarnation du père de famille fauché qui compte sur la débrouillardise pour assurer la dépense quotidienne. Celles-ci ont tout de suite suscité un extraordinaire engouement populaire. Boy Melakh et Goor sont ainsi devenus les personnages les plus réputés au Sénégal, à tel point que *Goorlu*

Il est urgent de mettre en place des structures de formation d'auteurs de BD pour encadrer les vocations. Ce qui pourrait être préparé en amont, à l'école, par la mise en place de projets interdisciplinaires entre le français et les arts graphiques

goorlu est passé au petit écran. Ce succès s'expliquait certainement par le fait que le public s'identifiait à ces personnages bien typés en qui il voyait l'incarnation de leurs préoccupations quotidiennes en période de crise avec le chômage et la cherté de la vie, qui ont pour corollaires la débrouillardise et la violence.

Les choses ne sont malheureusement pas allées très loin. Car suite à la mise en place de la politique d'ajustement structurel et à la dévaluation du franc CFA dès 1990, qui ont fortement touché les maisons d'édition comme les Nouvelles éditions africaines, ces deux bandes dessinées ont tout simplement disparu. Dans les années 2000, T.T. Fons a tenté de lancer un magazine de BD, *Goormag*, qui n'a pu produire que neuf numéros. Aujourd'hui, les seules BD créées par des Sénégalais sont celles qui sont destinées à la vulgarisation de questions sociales ou de santé publique comme l'excision, les MST, etc. Ce ne sont de véritables BD qui suscitent l'intérêt des jeunes.

Le champ de la bande dessinée sénégalaise est donc un paysage quasi désertique. On ne trouve rien qui ressemble à une BD authentiquement sénégalaise dans les rayons des librairies. À « Clairafrique », l'une des plus anciennes au Sénégal, on ne voit que Tintin, Astérix et compagnie. La nature ayant horreur du vide, les BD étrangères occupent toute la place ! Les personnages les plus populaires chez les jeunes Sénégalais d'aujourd'hui sont les héros des BD américaines et japonaises. Même à BD-Passion, une bédéthèque créée à Dakar récemment par Marième Seck Diémé (*voir entretien p. 18-19*).



▲ Le héros sénégalais Goor dans ses œuvres : un personnage et une BD créés par Alphonse Mendy, alias T.T. Fons, ici en dédicace à Dakar.

Une belle oubliée à l'école

Du côté de l'institution scolaire, malgré la ferveur que suscite encore la BD chez les jeunes, les réactions restent timides. Son utilisation est bien mentionnée dans les contenus des programmes de français, au collège. Mais celle-ci n'est pas considérée comme genre littéraire au même titre que le conte, le roman ou le théâtre. Elle occupe le rang de support à exploiter dans des activités liées à l'étude de l'image et du récit. Ce que pratiquement aucun professeur de français ne fait. D'ailleurs, l'étude de l'image ne se fait pas systématiquement dans toutes les classes.

Alors que la BD étrangère occupe une part importante du lectorat et que leurs héros peuplent l'imaginaire des enfants sénégalais, l'enseignement de la langue et de la littérature reste ancré dans les pratiques traditionnelles, source parfois de démotivation !

Les causes de cette situation sont multiples. Il n'existe pas de BD locale ou nationale adaptée aux goûts du public sénégalais actuel et capables de concurrencer les BD importées. Cependant, le coût de la BD étrangère est hors de portée du pouvoir d'achat du Sénégalais moyen (un album de *Tintin* coûte entre 4 500 et 13 500 francs CFA). Il faut aussi mentionner la méconnaissance ou le manque de reconnaissance du genre lui-même. Non seulement les enseignants ne sont pas formés en étude de l'image, mais peu d'entre eux savent que la BD est un genre narratif ayant ses propres règles. Il n'y a aucune école de formation à la BD au Sénégal. Enfin, il faut aussi condamner l'immobilisme qui caractérise la didactique du français. À l'heure du numérique qui impose la communication multimédia, l'apprentissage du français passe toujours par l'écrit, à travers l'étude des textes littéraires. Beaucoup d'études et d'enquêtes ont montré que très peu d'enseignants sénégalais intègrent les ressources multimédias dans leurs pratiques pédagogiques.

Pour une intégration dans les programmes

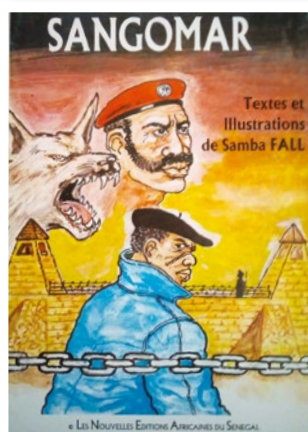
Paradoxalement, au-delà de la BD, la conscience de la nécessité d'une intégration pédagogique des contenus multimédias est bien réelle chez les autorités. Ceci est mentionné dans le préambule de la dernière mouture du programme du cycle moyen, avec pour premier

objectif de contrer les risques d'acculturation liés à la prolifération des images venues de l'extérieur mondialisant les superhéros américains et japonais.

De plus, pour tous les spécialistes de la lecture, la BD offre de réels avantages comme vecteur de diffusion de la langue, notamment dans la maîtrise du français courant et populaire.

Aujourd'hui, il existe donc des opportunités à saisir pour faire de la BD un outil au service de l'enseignement du français. Les arts graphiques sont enseignés dans les écoles par les professeurs d'éducation artistique. Un important patrimoine de récits traditionnels (contes, légendes, mythes) enseignés en cours de français peuvent aussi servir de sources pour la création. Il est urgent de mettre en place des structures de formation d'auteurs de BD pour encadrer les vocations. Ce qui pourrait être préparé en amont, à l'école, par la mise en place de projets interdisciplinaires entre le français et les arts graphiques.

En définitive, bien que la BD présente aujourd'hui de réels avantages dans la didactique du français et suscite beaucoup d'intérêt chez les jeunes, elle reste encore très marginalisée dans l'école sénégalaise. Dommage ! ■



▲ Deux albums de Samba Fall, le créateur des *Aventures d'Aziz le reporter*.

LA BDTHÈQUE DE DAKAR, LIEU DE PASSION ET DE CULTURE

À Dakar, la seule structure spécialisée où les jeunes Sénégalais peuvent trouver des bandes dessinées est BD-Passion, une bédéthèque créée récemment par Marième Seck Diémé. Entretien avec une lectrice passionnée.

PROPOS RECUEILLIS PAR ABDOULAYE SECK



Marième Seck Diémé

Comment en êtes-vous arrivée à créer BD-Passion ?

Marième Seck Diémé : Je suis traductrice de métier. Formée à la traduction, j'ai fondé une agence de traduction en France en 2007. En 2013, après avoir vécu plus de vingt ans en France, j'ai décidé de rentrer au Sénégal où j'ai créé une filiale de l'agence qui existe toujours en France.

C'est tout à fait par hasard que j'ai créé BD-Passion. Un de mes collaborateurs dans l'agence, Mansour Touré, en voyant ma collection personnelle de bandes dessinées, a attiré mon attention sur le fait que les BD étaient aujourd'hui quasi inaccessibles au Sénégal, à cause du prix, alors qu'il y a eu une époque où c'était beaucoup plus facile qu'aujourd'hui. En plus, il existe une nouvelle génération de bandes dessinées américaines, japonaises, avec les mangas, mais beaucoup plus difficile à trouver localement, car elles sont beaucoup plus chères et difficiles à acquérir. Finalement, il m'a convaincue d'ouvrir une librairie où on ferait de la location ou de la vente de BD. Au départ cette librairie était dans ma maison, dans une petite caisse, puis je me suis dit qu'il fallait déménager cette activité dans mon lieu de travail, c'était plus simple pour gérer les deux sociétés. Au départ, on était dans l'informel puis j'ai carrément créé la SARL BD-Passion avec ma sœur qui est aussi mon associée dans l'agence de traduction.

Vous n'aviez pas de formation pour cela, par exemple en littérature ?

Non. Mais, avant la traduction, j'ai fait des études de cinéma, et je voulais écrire des scénarios de films. Et j'ai une maîtrise en écriture de longs-métrages. J'ai eu des formations un peu artistiques de ce point de vue là, pas spécialement dans le dessin mais dans le

domaine de l'art en général. Je suis une passionnée de l'écriture et je pense que c'est essentiel d'apporter la lecture aux enfants dès le plus jeune âge. Avec ma fille, j'ai compris que le goût de la lecture se construit dès le plus jeune âge. C'est pour cela que je tenais à ce que cette bibliothèque soit un lieu pour les enfants. On l'a transformée en centre de loisirs, un centre de soutien scolaire pour que, très tôt, la culture soit introduite dans la vie de l'enfant par la lecture. Et c'est possible. Beaucoup de parents pensent que lire, c'est un hobby et que cela ne se passe que pendant les vacances, surtout quand c'est des BD : ils pensent que ce n'est pas de la littérature sérieuse.

Pourquoi avoir choisi la BD ? Quelle différence avec les bibliothèques classiques ?

D'abord, j'aime beaucoup la BD. Mes parents ne m'ont jamais interdit d'en lire, même s'ils me conseillaient la littérature classique. J'ai toujours eu accès à des BD et j'en ai beaucoup lu quand j'étais petite. Ce qui me plaît avec la BD, c'est qu'il y a deux formes de communication comme pour le cinéma. Il y a le dialogue, mais on fait surtout parler les images. Ça, c'est formidable ! De ce fait, même un enfant peut suivre l'histoire sans avoir besoin de savoir lire, de comprendre la langue. Rien qu'avec les images, on exprime quelque chose. D'ailleurs, sur ce plan, la BD japonaise nous montre une autre conception du monde. Pas de cadre dans un plan comme dans la BD européenne, le dialogue part dans tous les sens, et les enfants suivent parfaitement. C'est nous qui sommes largués ! J'aime beaucoup cette communication par l'image. C'est très moderne. Les enfants suivent, ils sont captés immédiatement. Et puis les dialogues sont courts et vont très vite à l'essentiel. Même avec les adultes, ça marche. Donc, ça touche tout le monde.

Quel est votre public ?

Essentiellement des enfants, des jeunes de 10 à 18 ans. Comme le service est inédit, on a des enfants qui viennent d'un peu partout à Dakar. Ils appartiennent à la classe moyenne, des enfants d'enseignants, médecins, ingénieurs. Très peu d'expatriés. On aimerait bien aller vers des couches plus populaires, mais c'est difficile. On a essayé de travailler avec les mairies, qui pourraient nous envoyer une fois par semaine des enfants des quartiers populaires.

« La BD peut vraiment aider les professeurs à montrer que le français est une langue du quotidien et non une langue pour l'école. Elle permet de connaître le français courant »

Quels types de BD sont proposés par BD-Passion ?

Les enfants préfèrent les BD d'humour, ensuite, il y a les BD sur le sport, par exemple le basket. Les américaines, les comics, ont pas mal de succès, avec tous leurs superhéros, Superman, Batman, etc. Après, champions toutes catégories, ce sont les mangas, les BD japonaises. Et à BD-Passion, il y a de tout. Cela leur apporte beaucoup de culture. La BD est une littérature sérieuse ! Le livre est en crise mais la BD se porte bien. Les ventes, les festivals se multiplient. Franchement, c'est un secteur qui ne connaît pas la crise.

Quel est le niveau de fréquentation ?

Nous avons peiné à exister. Maintenant nous avons un public assez régulier et voyons aussi arriver des nouveaux. Nous avons une voiture qui va chercher les gens qui habitent loin. Normalement, une bibliothèque doit se trouver à proximité, on doit pouvoir y aller à pied. Mais ici les réalités sont différentes. D'où l'organisation du déplacement des gens. Sur ce point, je lance un appel au gouvernement !

Pouvez-vous supporter vos charges de fonctionnement ?

Bonne question. Au début, il y avait peu de frais. BD-Passion était chez moi. Je n'avais que 250 livres, maintenant j'en suis à 4 000 exemplaires, mais pas que des BD. J'ai dû élargir sur demande des adultes. BD-Passion a réussi grâce aux activités annexes avec le centre de loisirs qui propose des sorties, des ateliers de dessin, de musique. BD-Passion crée des emplois, paie ses employés et le fisc. C'est l'essentiel.



Avez-vous des partenaires ?

J'ai été déçue concernant le ministère de la Culture. La DLL m'a proposé des dons de livres, mais j'ai une position très radicale vis-à-vis de l'aide, qui souvent est conditionnelle. Je veux être l'artisan de ma propre voie avec l'aide des gens qui sont ici. Des ONG m'ont contactée, mais je n'ai pas donné suite... Pour moi l'aide maintient les gens dans une mentalité d'assistés, donc freine le développement. 90 % des livres ont été achetés avec notre propre argent. Cependant, je ne rejetterais pas des partenaires comme les mairies.

Et avec des maisons d'édition, des librairies ?

J'ai une sœur qui travaille avec une structure qui fait de la BD. Elle me fait des tarifs préférentiels... sans que j'aie cherché à en avoir. J'avais un partenaire libraire, Salam, un Sénégalais, qui nous a donné beaucoup de livres. Il a fermé boutique et est retourné en France. L'édition doit être accompagnée d'autres activités. C'est cela qui nous a sauvés. Il faut avoir l'intelligence de faire autre chose pour soutenir le livre.

Et de la BD sénégalaise, qu'en pensez-vous ?

J'ai peu de choses à dire. Titi Fons est le seul bédéiste connu du Sénégal. Les autres sont des caricaturistes. La BD, c'est une narration, une œuvre construite avec des personnages récurrents. Elle nécessite la collaboration de plusieurs spécialistes : scénariste, dessinateur, éditeur, etc. Au Sénégal, il n'y a pas de créateur de BD. Il n'y a pas d'école de formation. La BD, ce n'est pas que du dessin, c'est un véritable travail de création qui nécessite que vous soyez formé. Pourtant, il faut faire de la BD, c'est important pour l'indépendance culturelle : les Américains n'ont pas eu besoin de faire de la colonisation territoriale, ils ont colonisé les esprits grâce à leurs BD !

Que peut apporter la BD à l'enseignement du français ?

J'ai noué un partenariat avec les Cours Sainte-Marie de Hann. L'école a pris un abonnement. On leur livre mensuellement des ouvrages. Une de leurs profs de français a travaillé en 6^e avec la BD et cela a beaucoup motivé les élèves dans l'apprentissage du français. La BD est un excellent moyen pour intéresser les enfants au français. Car, au Sénégal, le français est un vrai problème. Cette langue qu'ils sont censés parler, ils ne la parlent pas réellement. La raison en est que le français est une langue étrangère. Ici, on parle wolof. BD-Passion est un lieu où les enfants parlent français dans un contexte extrascolaire. La BD peut vraiment aider les professeurs à montrer que le français est une langue du quotidien et non une langue pour l'école. Elle permet de connaître le français courant. ■



QUAND LES FEMMES PRENNENT LA PAROLE

Initié par la romancière tunisienne Fawzia Zaouri, prix des Cinq Continents 2016, et soutenu par l'OIF, le Parlement des écrivaines francophones s'est déroulé du 26 au 28 septembre à Orléans. Pendant trois jours, accueillies par le maire de la ville, Olivier Carré, soixante-dix femmes écrivaines et francophones, venues de tous les continents, ont pris la parole au cours de débats vifs et passionnants, de séances de lecture émouvantes et de travaux en commission sur des sujets brûlants de société, de littérature et de géopolitique.

PAR ODILE GANDON



◀ Portrait de groupe autour de la statue de Jeanne d'Arc, figure emblématique de femme combattante.

Pourquoi un « Parlement » ? Dès la séance d'ouverture, mercredi 26, Fawzia Zaouri explique la genèse du projet : « En 1993, en pleine tragédie algérienne, naissait le Parlement international des écrivains. Son ambition a été de venir en aide aux auteurs menacés de mort et d'exil. Une opération de visibilité et de solidarité à l'égard des écrivains. C'est de cette initiative que s'inspire le présent projet. » Aujourd'hui, ce sont des femmes qu'il s'agit. « Parce que, ajoute-t-elle, elles restent aujourd'hui la voix minoritaire et le sexe victime des violences de toutes sortes. »

Féministe convaincue, mais inspirée toujours par une idée d'universalité, Fawzia Zouari a ainsi posé les bases d'échanges passionnés et parfois contradictoires, qui conduiront, le vendredi à la lecture d'un Manifeste du Parlement.

Le combat des femmes

De Fawzia Zouari, Leïla Slimani, romancière franco-marocaine prix Goncourt 2016 et représentante de la France pour la francophonie, a déclaré : « Cette femme est une guerrière ! » Ajoutant : « et je veux faire partie de son armée... » Mais de quel combat s'agit-il ? L'une des quatre commissions qui se sont réunies en tables rondes le jeudi, s'intitulait « Quand la guerre sera faite par les femmes », en écho à la comédie d'Aristophane, *Lysistrata*, où les femmes utilisent la grève de l'amour comme armes contre les hommes pour qu'ils cessent la guerre. « La guerre faite par les femmes s'appelle la paix ! », énonce le Manifeste final. « Remettre en exergue la voix des femmes, écrivaines en l'occurrence, a affirmé Fawzia Zouari, c'est donner à lire et à écouter une parole qui s'oppose par essence à la guerre et au rejet de l'Autre. »

Alors qui est l'ennemi à abattre ? L'homme ? Si certaines ont parfois affiché un féminisme militant qui mettait en cause le masculin en général, la voix de la raison et de l'ouverture a dominé. La sociologue et romancière iranienne en exil en France Chahla Chafiq notamment, précisait : « Être femme n'est pas une identité figée, c'est une expérience. Ici, dans ce parlement, nous parlons au monde, à ce qu'il va devenir. Quand on écrit, on sort du féminin au sens essentialiste. Écrire c'est dépasser les frontières identitaires. »

Il s'agit, pour la plupart, de dépasser les identités sexuelles et de considérer que les véritables enjeux sont de parler au monde, de contribuer au devenir du monde vers plus de liberté. Et quand ont surgi les termes de « voile », d'« islam », de « haine des femmes qui enfle », des voix ont mis en garde : « Il ne s'agit pas de tomber dans le piège des débats actuels »... Là encore, des repères sont nettement définis : pas d'essentialisation, pas d'identitarisme ! Si les femmes écrivaines se sont réunies, ce n'est pas pour régler des comptes, mais pour partager des expériences et faire émerger des idées de liberté et d'égalité, pour soutenir et guider celles qui en sont privées.

Le choix de la langue française

Toutes ont parlé en français, toutes ont écrit en français, et la soirée du mercredi, au cours de laquelle chacune a lu un extrait de son œuvre, a été un magnifique moment de « polyphonie » française. Mais au cours des débats, les expériences de francophonie des unes et des autres se sont révélées très variées. Leïla Slimani a rappelé qu'on l'a souvent accusée de « trahir » pour avoir choisi d'écrire en français plutôt qu'en arabe. La Sénégalaise Nafissatou Dia Diouf, prix de la poésie de la Fondation Senghor, définit ainsi son rapport à la « langue du colonisateur » : « J'ai reçu le français en héritage, un héritage non choisi qu'il m'a fallu dompter, avec parfois une certaine révolte. Aujourd'hui cette langue me sert à dire le monde. » De même l'Haïtienne Évelyne Trouillot : si le français la renvoie « automatiquement à [son] histoire, celle de la colonisation », pour elle « écrire en français c'est faire acte de création pour interroger le monde ». La Guyanaise Françoise James Ousénie comme l'Haïtienne Emmelie Prophète ont insisté sur la dualité linguistique : « Je suis sud-américaine, guyanaise, a expliqué la première, ma langue est le créole, j'écris en français. Je vis dans une dualité de langue. Je n'écris pas pour la France mais pour les miens, c'est-à-dire celles et ceux qui me ressemblent partout dans le monde. »

Le Manifeste final énonce clairement et fermement ce qui, pour toutes, fonde leur choix du français : « Nous disons tout cela, ensemble, dans une seule langue : le français. Nous n'en avons pas honte. Nous n'avons pas de complexe à nous exprimer dans ce qui n'est plus seulement la langue de Molière. Au contraire : nous voulons renouveler voire refonder le discours sur le français. Rompre avec la terminologie de guerre – “butins”, “langue du colonisateur” – et nous débarrasser des litiges du passé. Nous faisons de cette langue notre enfant légitime. » ■

POUR EN SAVOIR PLUS

- www.francophonie.org/Lancement-du-Parlement-des.html
- www.orleans-metropole.fr/351-7140/fiche/parlement-des-ecrivaines-francophones.htm

TRAVERSÉES DU DÉSERT

Fin janvier se tiendra la 9^e édition du festival Traversées Mauritanides à Nouakchott. De nouvelles et enrichissantes rencontres littéraires en perspective.

PAR CHEIKH AÏDARA



Marguerite Abouet en dédicace lors de l'édition 2017.

Nouakchott a rendez-vous du 20 au 27 janvier 2019 avec la traditionnelle messe des rencontres littéraires : Traversées Mauritanides. Plusieurs écrivains du continent et d'ailleurs sont attendus pour cette 9^e édition. Dans un pays, la Mauritanie, sans véritables maisons d'éditions, où le livre est difficile à se procurer, ce festival est une gageure ! Que l'écrivain Bios Diallo relève pourtant depuis 2010. La première édition avait reçu le parrainage de l'écrivain sénégalais Cheikh Hamidou Kane, l'auteur du célèbre roman *L'Aventure ambiguë* (1961).

Par leur programmation diversifiée et leurs thématiques inspirées (Écrits et cris, Migrations et voyages, Littérature et identités...), les Traversées se sont imposées. Et bien des auteurs y sont déjà passés, dont différents lauréats du prix des Cinq continents de la francophonie : la Belge Geneviève Damas, le Mauricien Amal Sewtohou, la Tunisienne Fawzia Zouari... Si les Traversées s'offrent des têtes d'affiches étrangères – pour la prochaine édition le Marocain Tahar Ben Jelloun –, le focus reste la littérature du pays. « *Nous voudrions*, dit Bios Diallo, directeur du Livre et de la Lecture publique et tout récemment de la Formation au ministère de la Culture, *montrer que de plus en plus de Mauritanien publient, mais sans visibilité ces nouveautés passent inaperçues. Or, cette littérature ne nourrit aucun complexe.* » Et pour cause. Au pays de Tène Youssouf Guèye et d'Oumar Bâ, il y a des plumes prometteuses : Mbarek Beyrouk (prix Ahmadou-Kourouma 2016), Ghassem Ahmedou, Abderrahmane Ngaidé, Mamadou K. Bâ, Marième Derwich, Mamoudou L. Kane, Oumar Diagne... La présence du Tunisien Yamen Manaï (prix des Cinq continents 2017), de la Sénégalaise Aminata Sow Fall mais aussi du Martiniquais Patrick Chamoiseau est attendue.

Cette édition 2018 sera aussi l'opportunité pour Traversées Mauritanides de fixer ses activités à la Maison de quartier qu'elle vient d'ouvrir à la Cité Plage, avec une bibliothèque, un espace d'écoute pour jeunes et une salle polyvalente. « *Désormais*, souligne Tall Mamadou, *chargé des loisirs et scolaires, nos conférences, expositions, projections de films mais aussi soirées de contes et de théâtres se feront là.* » De quoi donner vie à ce quartier de classe moyenne, entre le centre-ville et la mer... ■

AU CŒUR DES DÉFIS NUMÉRIQUES EN AFRIQUE : LES FAB LAB



Fab lab Ker Thioissane, au Sénégal

Servant tout à la fois d'ateliers de production, de création et de prototypage, de lieux de formation par la pratique et de facilitateurs de lien social, les fab lab contribuent à réduire l'opposition frontale traditionnelle entre « savoir » et « faire ».

PAR STÉPHANIE LEYRONAS, GWENAELE PRIÉ ET ISABELLE LIOTARD*

La vague des fab lab (contraction de l'anglais fabrication laboratory, « laboratoire de fabrication ») a pris naissance aux États-Unis, en 1998, sous l'impulsion de Neil Gerhenfeld, professeur du MIT. Il s'agit d'ateliers conçus pour être ouverts, partagés et collaboratifs. Leur objectif est de proposer un espace physique, rassemblant des outils numériques (découpe laser, imprimantes 3D, etc.) dont l'usage est commun, afin de permettre à un individu de créer, d'inventer. Ils permettent ainsi de concevoir, de prototyper, de fabriquer et de tester des objets les plus divers. En Afrique, ces ateliers prennent un sens particulier.

Des « communs » à visée éducative

Si les pays d'Afrique subsaharienne ont réalisé de considérables progrès dans le développement de leurs systèmes éducatifs, le retard initial et la très forte croissance démographique font que la région compte encore 50 millions d'enfants non scolarisés en âge d'être au primaire ou au secondaire. À ces difficultés d'accès s'ajoutent les très forts défis de l'équité et de la qualité des enseignements dispensés aux élèves.

Les fab lab d'Afrique subsaharienne connaissent une grande diversité, mais ils se donnent des objectifs éducatifs plus clairement et plus systématiquement que leurs homologues des pays développés. Nombre d'entre eux proposent ainsi des ateliers non seulement aux enfants et adolescents, mais aussi aux étudiants, pour pallier le sous-équipement des universités, ou encore aux femmes, pour faciliter leur insertion sociale et professionnelle. Au-delà de l'aspect de formation des plus jeunes aux rudiments de l'électronique, voire de la fabrication numérique, le projet pédagogique vise ainsi à répondre à des enjeux sociétaux locaux.

Sénamé Koffi Agbodjinou, fondateur du WoeLab au Togo, anthropologue et architecte de formation, voit dans le fab lab un moyen de repenser avec et pour les citoyens une ville qui est traditionnellement dessinée par les seuls urbanistes. En ligne avec l'architecture vernaculaire qui propose une vision de la ville comme un village, le

« Il y a une grande diversité des fab lab d'Afrique subsaharienne, mais ils se donnent des objectifs éducationnels plus clairement et plus systématiquement que leurs homologues des pays développés »

fab lab propose un lieu et des moments qui créent de la cohésion, soit, symboliquement, un nouvel enclos d'initiation pour les jeunes. De son côté, Guiako Obin, créateur du Babyfab en Côte d'Ivoire, a choisi une commune très populaire d'Abidjan, marquée par la pauvreté et l'insécurité, pour faire du fab lab un levier de transformation sociale par l'éducation et lutter contre le désœuvrement et la délinquance des jeunes. Enfin, le Blolab au Bénin, créé par Médard Agbayazon, se donne pour objectif de favoriser l'alphabétisation numérique des jeunes et des professionnels locaux (artisans, agriculteurs) et de les aider à construire des solutions peu coûteuses, faciles d'accès et rapides pour leur développement. Ici, l'ingéniosité des membres de la communauté fab lab, inspirée et soutenue par des ressources informationnelles globales, apporte des solutions adaptées à des besoins locaux. À titre d'exemple, le fab lab a permis le développement d'une application de dénonciation des cas de violences basées sur le genre.

Innovation frugale et bidouille

Avec plus d'une quarantaine de lieux, on ne peut que confirmer la vitalité de ce mouvement sur le continent africain. Le fab lab constitue un nouveau lieu d'innovation qui, dans des conditions difficiles, fait bien souvent appel à la débrouillardise et s'appuie sur la créativité et la volonté forte de ses promoteurs. Dans l'atelier, la production elle-même doit également faire face au défi de la faiblesse des ressources financières et matérielles disponibles. Les communautés de fab lab, s'inscrivant ainsi dans l'innovation frugale, s'attachent à répondre aux besoins locaux avec des solutions simples et adaptées.



▲ Exposition WAVE Dakar - atelier Ker-Thioissane - makers - ordinateurs Jerry.

Elles font par ailleurs appel aux ressources en ligne, qu'il s'agisse de modes d'emploi, d'instructions de construction, de communautés de pratique ou encore de sites de financement participatif. En témoigne l'initiative « Jerry Do-It-Together », qui organise des ateliers de construction d'ordinateurs Linux à partir de composants électroniques recyclés fixés dans un jerrican de 20 litres. Usagers, designers et hackers se rassemblent ainsi autour des ordinateurs Jerry pour apprendre comment se fabriquer le numérique et l'orienter vers leurs besoins.

Le mouvement croissant des fab lab africains est mu par une volonté de partage des connaissances et d'ouverture de l'innovation : en Afrique comme ailleurs, ils questionnent ainsi les modalités habituelles de production, d'éducation, de propriété intellectuelle et, plus généralement, nous interrogent sur la place du citoyen dans les projets économiques et sociétaux.

En quoi ces espaces constituent-ils des « communs » ?

Entrepreneuriaux, associatifs, publics, universitaires, les fab lab illustrent comment la théorie des « communs » peut inspirer les activités de production. Depuis l'attribution du prix Nobel d'économie à Elinor Ostrom en 2009 pour ses travaux sur les *Common Pool Resources*, les communs connaissent un engouement sans précédent. Ils renvoient à la gestion collective d'une ressource par une communauté qui se fixe des règles *ad hoc* et met en place une structure de gouvernance permettant la distribution des différents niveaux de droits et d'obligations et la résolution des conflits.

L'objectif que se fixe la communauté est au cœur du « faire en commun ». Dans le cas des communs structurés autour d'une ressource naturelle, il s'agit souvent, mais pas toujours, de la préservation de la ressource, en quantité ou en qualité. Cette définition héritière des communs traditionnels (agriculture, pastoralisme, pêche) s'étend pour toute une nouvelle génération de communs, les communs dits « informationnels », dont l'objectif est au contraire le partage, la dissémination et l'enrichissement du bien, soit un objectif d'« additionnalité ».

Les fab lab sont porteurs de cette dynamique. Le lieu vise le développement de la connaissance numérique, de sa diffusion, de son partage (réseau), de sa conservation (bibliothèque et plates-formes Web). Il met en commun les machines mais aussi les expériences. Il contribue à l'accumulation des savoirs et le reversement de ces connaissances via des programmes de formation. La connaissance est donc à la fois une composante du fab lab et aussi un objectif.

Ce sont des lieux qui s'inscrivent à la fois dans un territoire et dans les multiples ressources et communautés en ligne (logiciel libre, OpenStreetMap, réseaux sociaux). Cette dualité des communautés physiques et numériques se traduit par un double mouvement : une reterritorialisation, via un usage local, de communs numériques développés à l'échelle globale, et, par ailleurs, une dé-territorialisation des connaissances générées au sein des fab lab pour des usages à l'échelle mondiale. ■

* Respectivement chargée de recherche gestion des ressources naturelles (AFD), responsable d'Équipe Projet (AFD) et maître de conférences, HDR, domaine d'expertise : économie de l'innovation, économie des réseaux (Université Paris 13-USPC).

THÉÂTRE ET MIGRATIONS : DE LA CITÉ À L'INTIME



En attendant Godot, adapté par Jean Lambert-Wild, avec Michel Bohiri (à g.) et Fargass Assendé.

DR

© Tristan Jeanne-Veils

Salles et festivals en témoignent : les dramaturges, comédiens et metteurs en scène, européens ou non, s'emparent d'une question qui hante les consciences contemporaines, celle de l'exil, des migrations, du déracinement.

PAR GÉRARD ELBAZ

Les grands historiens de l'Antiquité grecque, Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, ont bien montré qu'au centre de toute tragédie, il y a la question de l'étranger, de l'autre et de l'exil. La question qui interpelle les cités occidentales actuelles, et particulièrement les cités européennes, ainsi que les consciences, est celle des migrations et de l'arrivée des étrangers, des autres.

Le théâtre, sous différentes formes, se place au cœur de cette interpellation et de la dénonciation du sort réservé aux migrants, ainsi que des conditions inhumaines de l'immigration clandestine et de la fermeture des frontières.

Au cœur de la cité

Redonner une humanité aux ombres, aux invisibles de la société est une des fonctions essentielles du théâtre. Dans sa mise en scène de la pièce *The Children of Herakles*, présentée à la MC93 de Bobigny en novembre 2002, Peter Sellars utilise comme point de

départ la pièce de l'auteur tragique grec Euripide : après la mort de leur père, les enfants du héros Héraklès sont exclus du pouvoir et envoyés en exil. Aucun pays ne veut les accueillir jusqu'à leur arrivée à Athènes, la cité de la démocratie. Sellars fait de chaque représentation un vrai forum ; chaque soir, il y a une interview par Michel Polac d'un ou d'une spécialiste de l'immigration et la projection d'un documentaire différent sur l'immigration clandestine, puis la pièce d'Euripide est jouée par des comédiens professionnels et des lycéens qui interprètent les enfants d'Héraklès et, à la fin, une rencontre avec une personne immigrée clandestine, chaque soir différente. Le théâtre n'a jamais été autant au centre de la cité et de ses interrogations.

Partage de l'exil

Pour sa pièce *Anissa*, l'auteur et metteur en scène François Clarival, lui, part du témoignage d'une jeune Somalienne, qui fuit son pays en 1995, rejetée par son clan, et qui tente de rejoindre un militaire français qu'elle a rencontré pendant la guerre. La structure de l'œuvre, premier volet d'une trilogie, dont les deux autres morceaux sont *O.Q.T.* et *Nomen Nescio*, est une structure d'exil. En effet, la grande originalité de la pièce, écrite en 1996, est qu'Anissa, personnage central, n'est pas incarnée physiquement sur le plateau, mais n'existe qu'à travers les témoignages de ceux qui l'ont rencontrée sur sa route, mais aussi d'autres femmes qui ne l'ont pas connue mais qui racontent les horreurs qu'elles ont vécues et leurs fuites vers l'étranger. Par sa non-incarnation, le personnage d'Anissa acquiert une dimension épique et c'est par les témoignages que se crée une figure héroïque et tragique immense : « *La dernière fois que*



▲ L'actrice Jessica Fanhan, dans *Kamyon*, de Michaël De Cock.



▲ *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*, de Gurshad Shaheman, lors du dernier festival d'Avignon.

le narrateur vit Anissa, elle s'apprêtait à fuir encore par un autre pays frontalier de la Somalie... »

Avec *Kamyon*, pièce écrite et mise en scène par Michaël De Cock, les spectateurs sont assis sur des banquettes en bois, dans le conteneur d'un grand camion. Une petite fille raconte en 55 minutes comment elle fuit un pays en guerre et comment elle traverse l'Europe, avec sa mère, dans un camion comme celui-là. Dans le camion, entourés de cartons, nous partageons, à travers le récit de la petite fille, son périple et celui de milliers d'immigrés clandestins, fuyant à la recherche d'humanité et d'accueil. Cette pièce, qui s'adresse aussi aux enfants, donne des mots à ceux qu'on n'entend pas. La pièce, créée en 2015 et présentée aux Francophonies de Limoges, continue de faire une tournée dans tous les pays européens.

Dans la mise en scène d'*En attendant Godot* de Beckett proposée par Jean Lambert-Wild, la même année à Limoges, les deux personnages principaux, Estragon et Vladimir, sont interprétés par deux comédiens subsahariens, magnifiques de poésie, Fargass Assande et Michel Bohiri. La pièce prend alors une nouvelle dimension : Vladimir et Estragon, avec leurs deux valises, sont deux migrants, tout en espoir, au bord d'une route, sous un arbre, dans l'attente de quelqu'un ou quelque chose, pour se rendre vers un ailleurs meilleur et hospitalier. Ce quelqu'un ou quelque chose, ce peut être le passeur, le visa, le camion qui leur fera traverser la prochaine frontière...

Incarner des expériences de vie

Avec *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*, pièce présentée dans la programmation « in » du dernier festival d'Avignon, Gurshad Shaheman, auteur, metteur en scène, performeur franco-iranien, fait entendre la parole intime de dix-sept réfugiés, hommes et femmes, du Maghreb et du Moyen-Orient. Dans la pénombre, sur le plateau vide, recouvert de sable noir, dix-sept acteurs, assis, allongés, à genoux, debout parfois, sont des porteurs de ces paroles, témoignages de guerre, d'exil, et d'amours interdites, réalisés à partir d'interviews de réfugiés LGBT. Les prises de paroles se croisent, et c'est un véritable oratorio de l'intime, qui dit, au plus juste, les émotions, les rencontres, les souffrances subies, les séparations, mais aussi la sensualité d'un début

Pour de nombreux dramaturges subsahariens, il s'agit de dire les déchirures des séparations et des absences [...] mais aussi de dénoncer, souvent avec beaucoup d'humour et d'ironie, l'eldorado mythique et la réalité qui se cache derrière le rêve d'immigration

d'une rencontre furtive ou prometteuse, les attentes, les regards, les espoirs, les mains que l'on espère. Malgré les épreuves, l'énergie de vie demeure. Une magnifique mise en scène tout en sobriété, un grand moment d'humanité partagée.

Pour de nombreux dramaturges subsahariens, il s'agit de dire les déchirures des séparations et des absences, la perte des repères culturels et des racines, l'intégration impossible et douloureuse, mais aussi de dénoncer, souvent avec beaucoup d'humour et d'ironie, l'eldorado mythique et la réalité qui se cache derrière le rêve d'immigration. Dans *Les Inamovibles*, le jeune dramaturge béninois Sedjro Giovanni Houansou fait le récit de l'échec de la tentative d'immigration et d'intégration en Europe de Mazick, un jeune subsaharien. Il s'adresse aux jeunes pour démystifier le rêve d'immigration. La grande force de la pièce est de mettre en évidence « la déchéance de l'espoir en Afrique pour la jeunesse » et de montrer le retour impossible des jeunes émigrants dans leur propre pays. La pièce vient juste de recevoir le prix RFI Théâtre 2018.

Le théâtre comme accueil

Pour Marie-José Malis, directrice du théâtre de la Commune d'Aubervilliers, le théâtre est et doit être le lieu de l'intégration. Dans l'École des Actes, qu'elle a créée avec son équipe, il y a près de deux cents inscrits, dont une majorité de migrants et d'étrangers, n'ayant jamais fait de théâtre auparavant. Pour elle, ainsi que pour d'autres metteurs en scène et metteuses en scène, comme Ariane Mnouchkine et son Théâtre du Soleil, un pays « se mesure à son hospitalité ». « L'hospitalité, dit-elle, est une méthode », qui crée une nouvelle subjectivité, une nouvelle manière de vivre avec les migrants et les étrangers, « poussée par eux, étendue par eux ». ■

UNE RELÈVE PROMETTEUSE !

À l'occasion de la Biennale de l'art africain contemporain Dak'art 2018, le partenariat existant entre les ministères sénégalais de la Culture et de l'Éducation nationale s'est renforcé, avec une participation significative des élèves des collèges et lycées.

PAR ASTOU FALL,

professeur de français, cheffe de la division Arts et Lettres (direction de l'enseignement moyen secondaire général du Sénégal)



▲ Le ministre de la Culture sénégalais, M. Abdou Latif Coulibaly, récompensant les élèves qui ont exposé durant la biennale Dak'art.



Ce partenariat entre les deux ministères sénégalais de la Culture et de l'Éducation nationale, qui permet de développer des activités complémentaires aux enseignements traditionnels, s'est concrétisé cette année sous la forme d'ateliers artistiques et techniques.

Une soixantaine d'élèves, issus de huit établissements de Dakar, ont été encadrés pendant deux jours au centre culturel Blaise-Senghor par des formateurs, artistes plasticiens, avec pour but de produire des œuvres. Le travail s'est concentré autour de l'aquarelle et de l'écriture. Après une formation d'une demi-journée, les élèves se sont mis à l'œuvre et ont pu faire éclore leur talent, en collaboration avec des professeurs de l'École nationale des arts. Ce projet pédagogique a également permis un rapprochement entre les élèves et le milieu artistique. Les enseignants ont en effet bien compris l'importance des activités à caractère culturel et proposent régulièrement des projets artistiques. Chez certains élèves, ce volet d'apprentissage représente une véritable motivation, qui renforce leur adhésion à l'école.

Dak'art, une biennale à vocation pédagogique

La participation à la Biennale a révélé des œuvres touchantes et impressionnantes, qui témoignent du talent de certains jeunes. Le thème de Dak'art cette année était « l'heure rouge », évocation d'une œuvre d'Aimé Césaire, au pouvoir symbolique, le mot « heure » renvoyant à la circonstance, au temps, au contexte, et le mot « rouge » signifiant aussi bien un danger, un fléau, la révolte ou

la répression qu'un amour ardent. Ce titre invitait donc les apprenants à approfondir la lecture, à plonger dans le microcosme de l'objet à créer, à chercher à en comprendre l'état originel et son architecture intérieure. Chaque élève a choisi un sous-thème pour exprimer sa préoccupation. Plusieurs de ces sous-thèmes ont ainsi été enregistrés : l'émigration clandestine, la violence faite aux filles, l'avancée de la mer, le réchauffement climatique, entre autres.

Sur le plan pédagogique, il s'agissait de pousser les élèves à la réflexion, à cultiver la créativité, à se surpasser. Cette réflexion individuelle préalable était nécessaire pour faire naître l'idée qui allait prendre forme. Le travail devient alors l'expression d'un équilibre entre l'indivisibilité personnelle et collective, au cours d'un processus d'individualisation entre soi, l'objet et l'espace.

Le vernissage de l'exposition des œuvres réalisées – un véritable vernissage, comme chez les grands ! – a été l'occasion, pour les ministres de la Culture et de l'Éducation nationale, les parents et les visiteurs, d'admirer le travail artistique des élèves : fresques architecturales, sculptures, peintures...

Cette ouverture vers les élèves est l'occasion de créer chez eux de nouvelles habitudes créatives. Il faudrait ainsi que les activités artistiques puissent s'inscrire pleinement dans les enseignements-apprentissages de notre système éducatif. La culture, l'art et l'éducation sont facteurs d'union, de partage et de cohésion sociale. C'est aussi une opportunité pour découvrir l'héritage culturel de notre beau pays. ■

PLONGEZ DANS L'ÉCRIT !

Comme chaque année, les pays francophones partenaires lancent l'opération « Dis-moi dix mots ». Pour 2018-2019, la thématique est « l'écrit sous toutes ses formes », autour des dix mots suivants : **arabesque, coquille, composer, cursif/-ive, gribouillis, logogramme, phylactère, rébus, signe, tracé**. Ces mots, qui désignent des formes, sont aussi pleins de sens. Des sens multiples qui sont l'occasion de jouer avec la polysémie !

PAR FÉLIX TRAORÉ

Arabesque

De l'italien *arabesco*, « arabe », désigne tout autant l'ornementation d'un texte à la manière des manuscrits arabes qu'un morceau de musique, la ligne sinueuse de la fumée d'une cigarette ou la position élégante d'une danseuse ou d'un danseur, un pied sur une pointe et l'autre jambe levée en arrière.

Composer

Du latin *componere*, « poser ensemble », signifie qu'on assemble des éléments pour en faire quelque chose. Et cela dans des situations très différentes : on compose un parfum à partir de différentes odeurs, un morceau de musique avec les notes de la gamme, un numéro de téléphone avec plusieurs chiffres, un poème avec des mots, un texte à imprimer avec des caractères typographiques... Ou encore un personnage à partir d'attitude, d'expression, comme le fait un acteur. Attention, sous sa forme intransitive, *composer* veut dire « s'accorder en faisant des concessions » : on compose avec l'ennemi pour mettre fin à un conflit.

Coquille

Du latin *conchylium*, « coquillage », c'est d'abord l'enveloppe calcaire des mollusques ou des œufs d'oiseaux ou encore l'enveloppe dure des noix, mais c'est aussi une sculpture en forme de coquillage ou encore une faute typographique, quand, dans un texte imprimé, une lettre est substituée à une autre. Sans oublier que dans les sports violents, c'est avec une coquille que les athlètes protègent leur bas-ventre !

Cursif/-ive

du latin *currere*, « courir », indique un mouvement rapide, celui de la main qui écrit sur le papier : l'écriture cursive, c'est l'écriture à la main sans clavier d'ordinateur ou de tablette ; mais la lecture peut être aussi cursive, quand on lit un texte facilement, loin du simple déchiffrement.

Gribouillis

Nom formé sur le verbe *gribouiller*, du néerlandais *kriebelen*, « gratter », désigne un dessin ou une écriture informe, illisible.

Logogramme

Du grec *logos*, « parole », et *grammè*, « écrit », désigne un dessin représentant une notion ou le son d'un mot complet : les hiéroglyphes égyptiens ou les idéogrammes chinois sont des logogrammes.

Phylactère

du grec *phylaktêrion*, « amulette, talisman » a d'abord servi à traduire l'hébreu *tephillin*, petite boîte carrée renfermant des versets de la Bible, que les juifs portent au bras gauche et sur la tête pen-

dant la prière. Puis le mot a désigné les banderoles portant le texte des paroles prononcées par les personnages sur les tableaux du Moyen Âge et de la Renaissance. D'où son sens actuel de bulle dans les bandes dessinées !

Rébus

Directement du latin *rebus*, « à propos des choses », désigne une devinette composée d'une suite de dessins, de chiffres ou de lettres, qui, quand on la prononce, donne les syllabes d'un mot ou d'une expression. Par exemple, écrire le prénom « Nicolas » en rébus revient à aligner un nid d'oiseau, un tube de colle, et la lettre A !

Signe

Du latin *signum*, « signal », a d'abord le sens d'un indice, d'un élément qui permet de percevoir quelque chose. Mais il est employé dans tant de situations différentes qu'il est le champion de la polysémie : en médecine c'est un symptôme, en économie, il peut annoncer une crise, pour les impôts, il indique la richesse d'un individu, en météo, il prévoit la pluie ou le beau temps, il peut être une manifestation d'amitié ou de colère, il donne les caractéristiques d'une personne, il désigne un geste de salut, d'adieu ou de complicité, il dit oui, il dit non... Il peut aussi servir d'emblème ou de marque rituelle et, en astrologie, indiquer la place de chacun dans le zodiaque...

Tracé

du latin *tractus*, « tiré », « trait », désigne un ensemble de lignes inscrites, dans un plan ou un dessin. Mais il est aussi employé pour décrire un paysage naturel : le tracé d'une rivière ou d'une côte par exemple. ■

LE CONCOURS DES DIX MOTS

Piloté par les ministères français de la Culture et de l'Éducation nationale avec de nombreux partenaires dont l'Agence pour l'enseignement français à l'étranger (AEFE), le concours des Dix mots est un concours scolaire de création littéraire et artistique, ouvert aux pays de la francophonie. Il invite les classes élémentaires et du secondaire à réaliser une production artistique et littéraire collective, reposant sur un travail linguistique à partir des dix mots.

Attention : la date limite des inscriptions est le vendredi 21 décembre 2018 sur la page Eduscol :

<http://eduscol.education.fr/cid55512/concours-des-dix-mots.html>

POUR EN SAVOIR PLUS

<http://www.dismoidixmots.culture.fr/actualites/>

CONCOURS D'« ÉCOLO-POÉSIE » !

FICHE-ARTICLE RÉALISÉE PAR ABDOULAYE SECK, professeur de français, expert FIFP en ingénierie de la formation

■ Il ne s'agit pas d'une fiche pédagogique comme celles qui vous sont proposées habituellement. Mais ce récit d'une expérience peut être un véritable guide d'activité pour les enseignants de français, en collaboration interdisciplinaire avec les professeurs de SVT.

CADRE DU PROJET

« Écolo-poésie, poètes en herbes au service de la protection de l'environnement » est un concours d'écriture poétique destiné aux élèves des lycées et collèges, organisé dans la région de Dakar en 2013 par l'Association sénégalaise des professeurs de français (ASPF). Par les effets constatés au niveau du système éducatif, ce projet apparaissait comme une initiative porteuse d'espoir pour l'amélioration de la qualité de l'enseignement-apprentissage du français et de l'éducation au respect de l'environnement. Pour les autorités en charge de l'éducation, c'est un modèle d'activité d'intégration pédagogique qui devrait être renouvelée et pérennisée.

FINALITÉ

La finalité du projet est d'instaurer chez les élèves une culture de la perfection de l'expression en français et du respect de l'environnement par la création poétique. Deux préoccupations d'ordre pédagogique et environnemental, qui visent à s'appuyer sur la création poétique pour susciter chez les jeunes, à la fois l'amour de la langue française et la sensibilité à la beauté de l'environnement. La stratégie consiste à initier un concours où seront primées les meilleures créations poétiques sur des thèmes relatifs à l'écologie de leur région. Le projet s'appuie sur trois leviers, l'APC, l'interdisciplinarité et le jeu. Deux matières sont convoquées, la poésie et les SVT.

OBJECTIFS

1. Objectif éducatif : faire participer au moins 3 000 élèves des lycées et collèges de la région de Dakar à un travail de réflexion sur l'amour de langue française et la protection de l'environnement.

2. Objectifs pédagogiques :

- faire à produire 1 000 textes poétiques inspirés de l'environnement ;
- proposer au professeur de français un contexte d'intégration pour le cours de poésie ;
- amener les professeurs de français et de SVT à travailler en interdisciplinarité pour l'installation des compétences ciblées par leurs programmes.

3. Indicateurs de résultats :

- mille élèves ont participé à l'activité ;
- mille textes poétiques ont été produits par les élèves des lycées et collèges de la région de Dakar ;
- les profs ont pu exploiter l'activité comme contexte d'intégration pour le cours de poésie ;
- les profs de français et de SVT ont travaillé en interdisciplinarité ;
- la majorité des participants souhaitent la reconduction de l'activité.

DESCRIPTION DU CONCOURS

1. Déroulement

L'activité se déroule sous forme de jeu-concours entre les élèves qui doivent produire un texte écrit qui va être déclamé devant un jury ; les lauréats sont désignés sur la base de la qualité de la production écrite et de la prestation orale.

2. Pré-requis

Le candidat doit avoir une bonne connaissance des figures de style, de la prosodie et de la versification en langue française.

3. Nature de l'épreuve

Les candidats doivent produire un poème de quatre quintiles, dont le cinquième vers du premier est répété en refrain ; le choix du type de vers est libre ; le thème porte sur l'environnement.

4. Critères d'évaluation

• Les critères écrits

– respect des contraintes formelles : quatre quintiles ; refrain à la fin de chacune des quatre strophes.

– les vers doivent être caractérisés par la richesse des procédés liés au rythme, à l'harmonie des sonorités, les beautés des images et des figures de rhétorique, la richesse et la profondeur du (ou des) thème(s) abordé(s).

• Les critères oraux

Chaque poème sera déclamé par son auteur ; sont évalués l'expression de la richesse rythmique ; l'expression de la richesse thématique ; la clarté de la diction ; la portée de la voix ; l'élan oratoire.

MISE EN ŒUVRE DANS LA RÉGION DE DAKAR

L'activité Écolo-poésie s'est déroulée du 29 septembre 2012 au 19 mars 2013.

CE PARADIS PERDU

J'ai encore le souvenir de cette terre éloignée
Terre qui jadis portait des fruits ébranlés par le vent d'été
Terre que je n'ai pu sauver dans les temps de danger
Terre que j'ai vu brûler avec des yeux effarés
Quand je vois toute cette beauté s'effacer je ne peux que pleurer

Mais mes larmes ne pourront replanter toutes ces fleurs arrachées
Ces forêts déboisées dont les arbres furent déracinés
Les chants des oiseaux ne s'entendaient plus qu'à moitié
Dans cette vaste étendue de tristesse non cachée
Quand je vois toute cette beauté s'effacer je ne peux que pleurer

J'ai longtemps cherché le moyen de retrouver
Ce paradis perdu où j'ai laissé se noyer
Tout au fond de la grande bleue éclairée
Ces instants magiques disparus à jamais et
Quand je vois toute cette beauté s'effacer je ne peux que pleurer

Peut-être qu'un jour je retrouverais
Ce bel arc-en-ciel qu'il y avait au-dessus des prés
Mais avant ce jour il y aura toujours au fond de mon être
Il aura cette phrase que je me répète sans arrêt
Quand je vois toute cette beauté s'effacer je ne peux que pleurer.

Diénaba Ndoye, 4^e A, Institution Notre-Dame



- **1^{re} étape** : préparation scientifique. Le comité scientifique a élaboré le document définitif du projet composé d'une présentation du déroulement du concours et d'un guide du professeur. L'idée a été d'intégrer le concours comme activité liée au programme et aux cours qui s'insère dans la progression normale du professeur et se présente comme un projet pédagogique interdisciplinaire entre le français et les SVT.
- **2^e étape** : constitution de l'équipe de mise en œuvre constituée du comité de pilotage ; d'un comité de 105 coordinateurs chargés de prendre contact directement avec les établissements d'une zone pour la gestion de l'information, l'encadrement des professeurs participants, le suivi et d'organisation des épreuves.
- **3^e étape** : préparation des candidats du 19 décembre 2012 au 4 mars 2013 dans 60 établissements inscrits.
- **4^e étape** : déroulement de l'épreuve, le mercredi 6 mars 2013, dans cinq centres, en salle surveillance avec correction sous anonymat.
- **5^e étape** : délibération qui a retenu 100 candidats pour une visite au parc zoologique de Hann et 40 premiers qui ont eu droit à des cadeaux.
- **6^e étape** : cérémonie finale de remise des prix le 19 mars avec une participation massive et représentative : ministère de l'Environnement, élèves, chefs d'établissements, professeurs, Fédération des associations de parents d'élèves de Dakar, Inspection d'académie de Dakar, Direction de la francophonie, Direction du livre et de la lecture et Association « Sénégal propre ». Les discours et les engagements pris ont montré que

cette activité a eu un effet positif sur les enseignements-apprentissages et l'éducation à l'environnement.

RÉSULTATS ATTEINTS

En mobilisation : participation de 60 établissements, 600 élèves, 120 professeurs, 60 chefs d'établissement, plus les institutions présentes à la cérémonie finale.

En production : publication d'une anthologie poétique de 40 poèmes, visite du parc de Hann pour 100 élèves, mise à disposition d'ordinateurs pour les élèves et les professeurs.

En encouragement : lettres de félicitations, citation comme exemple de pédagogie de l'innovation par la FASTEF, promesse de pérennisation par le ministère de l'Environnement, appui de la mairie de Dakar, intégration comme modalité d'évaluation par l'Inspection d'académie de Dakar.

CONCLUSION

« Écolo-poésie » est une innovation pédagogique qui a suscité l'engouement au sein de la communauté éducative de Dakar. Sa réussite a reposé sur une préparation scientifique rigoureuse, une bonne organisation avec l'appui du MEN, une bonne politique de communication, mais surtout sur une articulation avec le curriculum officiel par les contenus, l'approche pédagogique et sur une démarche participative qui a impliqué le ministère et les parents d'élèves. Une action à pérenniser dans toutes les académies !

AFRIQUE RURALE, LA SOLUTION SOLAIRE

FICHE RÉALISÉE PAR ODILE GANDON

NIVEAU : LYCÉE

OBJECTIFS

- Analyser un article de revue économique
- Réfléchir sur un enjeu de développement

MATÉRIEL

- photocopie du texte et de la fiche de vocabulaire de la page 32

TEXTE À PHOTOCOPIER

L'ENJEU DE L'ÉLECTRIFICATION RURALE

Aujourd'hui 1,1 milliard de personnes n'ont pas accès à l'électricité dans le monde, dont 87% dans les zones rurales, et 590 millions en Afrique subsaharienne. Celle-ci dispose pourtant d'un énorme potentiel en énergies renouvelables : hydro électricité, biomasse, éolien, et bien évidemment importante ressource solaire dans la plupart des régions. Le développement de ces énergies, notamment du solaire, constitue un axe de progrès extrêmement prometteur.

L'électrification de l'Afrique subsaharienne est une priorité, à la fois pour les pays qui la composent et pour les différentes initiatives internationales. Elle peut se faire par extension de réseau, ou par la mise en place de solutions décentralisées (mini-réseaux ou hors réseaux) basées le plus souvent sur les énergies renouvelables : le plus souvent, les aires urbaines sont électrifiées à l'aide d'une extension de réseau, tandis que des solutions mini-réseaux ou hors réseaux sont utilisées pour électrifier les zones rurales.

Pour l'électrification décentralisée, la source d'énergie la plus répandue est aujourd'hui le solaire, avec une utilisation dans près de 60 % des projets recensés. L'énergie solaire n'est plus une utopie. Elle devient même réellement compétitive par rapport au diesel dans les zones hors réseau, et peut apporter une contribution décisive à l'électrification du continent, à un coût abordable et de manière propre. Sur le plan économique, les montants d'investissement sont aujourd'hui de quelques dizaines d'euros pour une bonne lampe solaire photovoltaïque à batterie intégrée, et de quelques centaines d'euros pour des kits solaires individuels.

Des solutions adaptées à la variété des situations

Les populations privées d'éclairage électrique ont recours à des énergies primaires nocives pour la santé et l'environnement et coûteuses (kérosène, bougies, bois), ou multiplient les solutions individualistes et polluantes à long terme (petites lampes à pile ou batterie). [...] Au niveau des ménages, des installations solaires individuelles de faible puissance permettent l'éclairage, et la recharge de téléphone portable. L'éclairage le soir devrait permettre aux enfants de mieux progresser dans



leur travail scolaire ; disposer d'une solution de recharge de téléphone portable fait économiser du temps qui pourra être consacré à des activités productives.

Pour les usages productifs, les solutions décentralisées d'accès à l'électricité offrent une capacité d'approvisionnement électrique moins importante que celle permise par le réseau, notamment en termes de puissance disponible. Cependant, les activités agricoles et les petites activités de services ou artisanales qui peuvent se développer en zones rurales (éclairage, réfrigération, irrigation, utilisation de petits outillages électriques), ne nécessitent pas de courant de forte puissance. Et ces activités font partie de celles qui ont le plus fort impact en matière de réduction de la pauvreté en Afrique subsaharienne. [...]

En électrification, il n'y a pas de réponse unique ! Ni de modèle unique ! [...] Pour être efficace, pour traiter les défis gigantesques de l'énergie, de l'environnement et du développement durable, il faudra pour longtemps la coopération de tous les acteurs et en particulier les utilisateurs et les populations concernées, avec beaucoup d'efforts d'éducation et d'apprentissage. La réponse est certainement dans des réussites sur le terrain, proches des populations, innovantes, durables et reproductibles dans un cercle vertueux de progrès.

Henri Boyé, « Les énergies renouvelables, pour le développement des pays émergents : le cas de l'Afrique avec l'électrification décentralisée à base solaire », in Liaison Énergie-Francophonie, n° 107, 2018 (extraits)

L'AUTEUR

HENRI BOYÉ, Ingénieur polytechnicien, a passé sa carrière dans l'énergie, au ministère français chargé de l'énergie, puis à EDF Électricité de France à l'international (entre autre directeur Afrique et Moyen-Orient), puis au Conseil général de l'environnement et du développement durable. Il est aujourd'hui consultant senior en énergie en RDC et a accompli des missions nombreuses à l'international, notamment au Sénégal, au Togo, au Burkina Faso, en Jordanie, en Corée, au Laos, au Maroc, en Côte d'Ivoire, au Cameroun, en Haïti, au Liban, en Tunisie, en Russie, aux États-Unis, en Australie. Soit dans plus de quarante pays sur tous les continents...



Boutique solaire au Togo.

MISE EN ROUTE

- On distribue aux élèves les textes et on leur demande de lire silencieusement le paratexte (titre, chapeau, source, présentation de l'auteur) et on procède à une mise au point sur les informations contenues dans ce paratexte, à partir de questions orales.

- Les questions servent à préciser le support de l'article et le type de texte, puis à définir une première approche de son contenu.
– Dans quelle publication ce texte est-il paru ? À votre avis s'agit-il d'un journal, d'une revue ?

Le nom de la publication est « Liaison Énergie-Francophonie » : il s'agit d'une revue économique sur les questions énergétiques dans les pays francophones, donc d'une publication spécialisée à caractère scientifique.

– Après avoir lu la présentation de l'auteur, trouvez le terme qui résume le mieux son activité professionnelle.

Ce terme est « expert international en énergie durable (ou renouvelable) ».

– Quel est le thème principal de cet article ?

*Le titre complet de l'article, qui est donné dans la source, indique qu'il s'agit « d'énergie renouvelable, du développement des pays émergents et, en Afrique, de la solution par l'électrification décentralisée à base solaire ». Tous ces termes seront explicités par la lecture de l'article lui-même (voir aussi fiche de **vocabulaire** p. 32).*

– Comment appelle-t-on, en termes journalistiques, le paragraphe d'introduction d'un article ?

On l'appelle le « chapeau ».

– Quelles informations trouve-t-on dans ce chapeau ? En quoi s'agit-il d'une introduction ?

*L'auteur part de la situation de l'accès à l'électricité au niveau mondial, puis focalise son sujet sur les zones rurales et particulièrement sur l'Afrique subsaharienne. Il rappelle le potentiel en énergies renouvelables du continent (précisez le sens de ces différentes énergies avec la fiche de **vocabulaire** p. 32). Il signale l'importance particulière de l'énergie solaire dans les régions rurales africaines, sujet de son article. L'auteur introduit donc son sujet précis en le définissant à partir d'un cadre plus général.*

LECTURE ET ANALYSE DU TEXTE

- Avant de procéder à la lecture commune, on commente avec les élèves l'organisation du texte : il est ponctué par deux intertitres, qui résument le thème étudié dans chaque partie. Quelle progression ces intertitres indiquent-ils sur le contenu du texte ? *Le texte expose un point de vue général, puis passe à des cas particuliers.*

- La lecture du texte se fait à haute voix (les élèves lisent successivement). À la fin de chaque paragraphe, on précise collectivement le sens du **vocabulaire** (voir aussi fiche p. 32), et on dégage ensemble l'idée centrale du paragraphe, que l'on va noter au tableau.

- Après la lecture du dernier paragraphe, on posera la question : en quoi est-il une conclusion ?

Il reprend les différentes idées contenues dans le texte et ouvre sur la notion plus générale de progrès en introduisant l'idée d'une stratégie économique « vertueuse » (impliquer tous les acteurs, mais surtout les populations concernées).

- Une fois cette lecture analytique collective, on demandera aux élèves, individuellement ou par groupe de deux, de dégager les trois grandes idées contenues dans le texte et d'organiser les idées et les exemples sous ces trois grandes rubriques. Ils auront ainsi construit la matière d'un exposé que chaque groupe pourra présenter à la classe par oral.

PROLONGEMENTS

- Si l'on dispose d'Internet, on peut demander des recherches complémentaires : pourcentage d'électrification du pays ou de la région, cartes des mini-réseaux existant, exemples d'installation de kits individuels...

- Si de telles applications du solaire existent dans des endroits proches, les élèves peuvent aller faire un reportage sur place.

LES MOTS DE L'ENVIRONNEMENT ET DES ÉNERGIES RENOUVELABLES

FICHE RÉALISÉE PAR ABDEL KAABOUB

NIVEAU : **LYCÉE (mais utilisable au collège, sans analyse approfondie du texte)**

OBJECTIFS

- Repérer le lexique relatif au domaine des énergies renouvelables
- Accéder au sens d'un mot à travers le suffixe et/ou le préfixe
- Identifier la formation des antonymes

MATÉRIEL

- photocopie des exercices (en séparant la partie « correction ») + texte p. 30-31

1^{RE} ÉTAPE : TRAVAIL ORAL EN COMMUN

• Après lecture du chapeau, on pose la question à la classe : Quels sont les types d'énergies renouvelables cités dans le chapeau de l'article ? Pouvez-vous les définir ?

On note au tableau les 4 types d'énergies et leurs définitions.

- hydroélectricité : *production à partir de l'énergie des cours d'eau (barrages...)*
- biomasse : *production à partir de matière organique d'origine végétale ou animale*
- éolien : *production à partir de l'énergie cinétique du vent (éoliennes)*
- solaire : *produite à partir de l'énergie électromagnétique du soleil (panneaux)*

2^E ÉTAPE : EXERCICES INDIVIDUELS OU PAR GROUPES DE DEUX

1. Relevez les mots dans le texte et complétez le tableau.

Énergies renouvelables	Énergies nuisibles pour la santé de l'homme et pour l'environnement

2. Trouvez le contraire des mots soulignés. Précisez comment est formé le contraire de chaque mot.

- Énergies renouvelables →
- Aires urbaines électrifiées →
- Électrification décentralisée →
- Être efficace →

3. Trouvez le contraire des mots suivants en ajoutant un préfixe *in/im/il*, *dé/des*, un adverbe de négation ou en utilisant un autre mot.

Connu	Agression
Fumeur	Visible
Lisible	Aligné
Lent	Prudent
Violence	Assistance
Correct	Sens
Ordre	Durable
Pair	Patient
Formation	Abordable

4. a) Quel sens ont le préfixe ou le suffixe des mots suivants ?
Renouvelables →

Durables et reproductibles →

Hydroélectricité →

Biomasse →

b) Sur une feuille de brouillon, définissez les mots suivants en fonction de leur préfixe ou de leur suffixe :

la biodiversité – un hydroaéroplane – acceptable – remarquable – inséparable – la biologie – raisonnable – le biocarburant – périssable – la biochimie – enviable – concevable – biodégradable – prévisible – nuisible – faillible.

5. Complétez le texte avec les mots suivants : environnement, biodiversité, énergie, espèce, tri sélectif, économiser, préserver, diminuer, disparaître, augmenter, développer, menacer.

À cause des pratiques irresponsables de l'homme :
– des (1) animales et végétales sont en train de (2) ;
– la pollution continue d' (3) de jour en jour et (4) des populations entières.
Dites :
OUI au maintien de la (5) afin de (6) les milieux naturels.
OUI à l'usage de l' (7) solaire qui, contrairement au pétrole, ne (8) pas.
OUI à une consommation contrôlée de l'eau qu'il est urgent d' (9).
OUI au (10) des déchets qu'il convient de (11) dans nos villes.
Ensemble agissons pour la qualité de notre (12) !

AUTOCORRECTION

Distribuer la partie correction pour une autocorrection par les élèves, puis vérifier avec l'ensemble de la classe.

1. Énergies renouvelables ; l'hydroélectricité, la biomasse, l'éolien, la ressource solaire.

Énergies nuisibles pour la santé de l'homme et pour l'environnement : le kérosène, le bois, la bougie, le diesel.

2. Renouvelables ≠ non renouvelables (ajout de l'adverbe de négation)
Urbaines ≠ rurales (autre mot)
Décentralisée ≠ centralisée (retrait d'un préfixe négatif)
Efficace ≠ inefficace (ajout d'un préfixe négatif)

3. Inconnu, Non-fumeur, Illisible, Rapide, Non-violence, Incorrect, Désordre, Impair, Déformation, Non-agression, Invisible, Non-aligné, Imprudent, Non-assistance, Non-sens, Non-durable, Impatient, Inabordable

4. Renouvelables → qu'on peut renouveler ; Durables et reproductibles → qui peuvent durer, que l'on peut reproduire ; Hydroélectricité → qui se rapporte à l'eau ; Biomasse → qui se rapporte à la vie (ou au monde vivant)

5. 1. espèces ; 2. disparaître ; 3. augmenter ; 4. menace ; 5. biodiversité ; 6. préserver ; 7. énergie ; 8. diminue ; 9. économiser ; 10. tri sélectif ; 11. développer ; 12. environnement.

Notre Francophonie en actions



Suivez l'actualité
du XVII^e Sommet de la Francophonie
à Erevan (Arménie)

francophonie.org

  @OIFfrancophonie



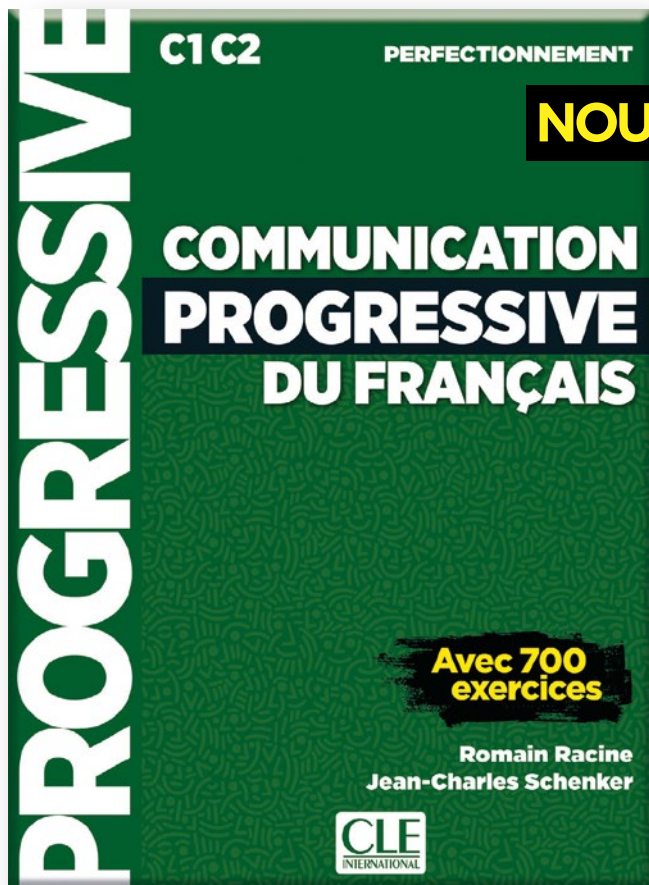
TV5MONDE



#UNIVERSITÉSENGHOR



PROGRESSIVE



L' incontournable pour les niveaux C1/C2 !

Priorité à la communication authentique sur fond de culture et d'humour

- des thématiques et des registres très variés
- 700 exercices et activités communicatives
- une centaine de supports authentiques francophones
- CD audio inclus

www.cle-international.com

